

UNIVERSITÉ DE PARIS

LE

Mouvement social actuel

DANS LE

PROTESTANTISME FRANÇAIS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
et soutenue publiquement le 10^e Juillet 1901, à 4 heures

PAR

A. DUCROS



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1901

UNIVERSITÉ DE PARIS

LE

Mouvement social actuel

DANS LE

PROTESTANTISME FRANÇAIS

~~~~~  
THÈSE

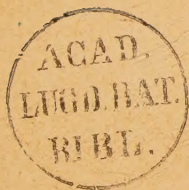
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE  
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

*et soutenue publiquement le 19 Juillet 1901, à 4 heures*

PAR

**A. DUCROS**



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—  
1901

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

---

*Examineurs de la soutenance :*

M. EHRHARDT, président de la soutenance.

MM. EHRHARDT,

Lods,

VIÉNOT,

}

Examineurs.

---

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 316

## BIBLIOGRAPHIE

---

Collection de la « Revue de théologie pratique et d'homilétique ».  
(1887-1889)

Collection de la « Revue du Christianisme pratique ».  
(1889-1895)

Collection de la « Revue du Christianisme social ».  
(1895)

Collection des Compte-rendus des travaux des Congrès de l'*Association*.

H. JOLY. — *Le Socialisme chrétien*. Hachette, 1892, Paris.

T. FALLOT. — *Simple explication*. Jules Céas, 1893, Valence.

W. MONOD. — *Il règnera*. Fischbacher, 1896, Paris.

T. FALLOT. — *Qu'est-ce qu'une église ?* Fischbacher, 1897, Paris.

H. APPIA. — *Le Christianisme social*. Eggimann, 1900, Genève.

---



## AVANT-PROPOS

---

L'ambition de ce travail n'est pas d'apporter une étude complète et détaillée du mouvement qui a donné naissance au Christianisme social en France, mais de guider les premiers pas de ceux que cette étude attirerait. Ayant nous même souffert du manque de vues d'ensemble sur l'histoire et les principes de ce mouvement, nous avons voulu nous orienter pour être plus sûr de son origine et de son but.

Le recul manque, en effet, pour juger de la valeur de ces événements et de ces idées; dans un sujet aussi controversé, d'une actualité si brûlante, la plus grande réserve est de rigueur surtout quand la compétence fait défaut.

Nous nous abritons donc derrière les paroles de M. Appia<sup>1</sup>. — « Le sujet traité dans cette » publication mériterait un ou plusieurs volumes. » Il faudra qu'il soit traité, un jour, dans toute son ampleur par un auteur qui, à la puissante éloquence d'un Pascal et à l'intelligence morale d'un Vinet, joindrait le sens poignant des souffrances et des nécessités sociales de l'heure présente et la foi enthousiaste d'un prophète dans l'avenir et la victoire du règne de Dieu. »

Devant la compétence requise, nous avons bien fait de déclarer notre incompétence.

<sup>1</sup> *Le Christianisme social*. — Avant-propos.



## INTRODUCTION

---

### Origines et causes du mouvement

---

Le mouvement social dans le protestantisme français est un mouvement d'origine récente ; il ne date que d'une quinzaine d'années. A cette époque, le socialisme, si l'on entend par là non pas la tendance d'esprit générale qui désire le bonheur des classes pauvres et rêve d'une société meilleure, mais les doctrines collectivistes révolutionnaires, était considéré comme lettre morte, comme un ensemble de vues utopiques qui hantaient autrefois des cerveaux maladifs. Brusquement il se réveillait et redevenait plus vivace ; le cri des foules réclamant leur part de jouissances matérielles, atteignait une acuité extrême et trouvait un écho dans l'âme d'économistes que l'ancienne économie ne contentait d'ailleurs plus, dans le corps enseignant, chez les souverains, dans le catholicisme même.

Le protestantisme français resta un moment sans réponse, il n'entendait pas cet appel, il écoutait tout autre chose.

Seuls quelques entreprises, quelques cris d'alarme jetés isolément dénotaient des préoccupations sociales.

Sous l'initiative de M. le pasteur Robin, avait été fondée en 1878 « l'Ecole Industrielle » sous le patronage de la « Société d'éducation des enfants insoumis ». Ce

n'était que le commencement d'une œuvre de relèvement social dont M. Robin avait eu l'idée étant pasteur à Montflanquin dans le Lot-et-Garonne. Il visitait alors les prisonniers de l'ancienne abbaye d'Eysses, convertie en maison centrale et put ramener au bien quelques détenus protestants. Il avait acquis la certitude que si l'on pouvait appliquer une méthode préventive d'éducation, beaucoup de chutes ne se produiraient pas. De cette idée naquit « l'Ecole Industrielle. » Il fut amené à constater ainsi qu'il fallait recueillir le détenu lorsqu'il sortait de prison, si l'on ne voulait pas qu'il retombât aussitôt dans le vagabondage, la mendicité ou le vol. Il créa la « Maison hospitalière, » en 1880, qui n'est qu'une forme de l'Assistance par le travail et qui nourrit en les occupant les vagabonds, les ouvriers sans travail, les libérés jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé un emploi.

La « ligue de la Croix-Bleue » fondée à Genève le 21 septembre 1877, par M. le pasteur L. Rochat, de Société suisse qu'elle était à ses débuts, se transforma rapidement en fédération internationale. La section française fut fondée à Paris en 1884. Cette ligue est une œuvre sociale destinée à combattre non pas tant le paupérisme qu'une des causes qui le font naître : l'alcool.

Quelques pasteurs avaient compris aussi l'influence que les questions sociales devaient avoir dans l'activité pastorale et la nécessité dans laquelle le pasteur se trouvait de se mettre au courant de ces questions.

Dans la première séance des Conférences évangéliques libérales du Midi, tenues à Montpellier, les 28 et 29 octobre 1885, M. le pasteur Comte présentait un rapport sur ce sujet : « Le pasteur en présence des questions

sociales. » Voici ce qu'en dit le compte-rendu officiel <sup>1</sup> :

« C'est un sujet actuel. Il faut entendre par questions  
» sociales, l'ensemble des mesures à prendre pour  
» trouver le meilleur moyen de vivre en société, de  
» manière que les faibles ne soient pas sacrifiés aux  
» forts. Toute question sociale se double d'une question  
» économique et d'une question morale.

» *Au point de vue économique*, le pasteur doit s'occu-  
» per des questions sociales pour combattre ce préjugé,  
» qui éloigne beaucoup de personnes de nos temples,  
» d'après lequel la religion est chose exclusivement  
» céleste. Il doit s'en occuper, en second lieu, parce  
» que les questions sociales ont pour but l'amélioration  
» matérielle des hommes, condition de leur amélioration  
» morale.

» *Au point de vue moral*, le pasteur doit s'occuper  
» des questions sociales pour combattre les préjugés de  
» classe, pour développer l'idée de justice et de soli-  
» darité, afin de réconcilier le patron et l'ouvrier, le  
» travail et le capital.

» Le rôle du pasteur est donc un rôle de conciliation  
» et de direction. Il doit éclairer l'opinion publique et  
» la détourner des essais de solution du problème social  
» par lesquels la loi morale serait violée ; celle-ci de-  
» vant être le critérium de tous les problèmes sociaux.  
» A ce point de vue il doit aujourd'hui combattre un  
» système social qui est la négation de toute morale in-  
» dividuelle et sociale. Donnant à l'Etat ou à la com-  
» mune le monopole de la production et de la distribu-  
» tion des produits, le collectivisme attacherait le paysan  
» à la glèbe et l'ouvrier à l'atelier.

<sup>1</sup> Archives paroissiales de Montpellier, Manuscrit.

» Cependant certaines de ses critiques à l'adresse du  
» capital sont en partie fondées. Le capital, en effet,  
» ne devrait être que du travail accumulé; or il est loin  
» d'être toujours cela. Donc il faut le moraliser et dans  
» ce but soulever l'opinion publique contre les gains  
» deshonnêtes et frauduleux, forcer l'Etat à prendre des  
» mesures pour garantir l'ouvrier, pour empêcher  
» l'exploitation de l'homme par l'homme.

» A côté de ces réformes qui dépendent de l'Etat, il  
» y en a d'autres qui dépendent de l'initiative privée,  
» l'association, les sociétés de secours mutuels, parti-  
» cipation aux bénéfices, etc...

» Il ne faut pas oublier surtout de moraliser l'ouvrier  
» et le patron, leur apprendre à se connaître, partant à  
» s'aimer. Des conférences sur des sujets pratiques dans  
» les quartiers ouvriers, les cercles populaires où la  
» bourgeoisie viendrait aussi, sans distinction de partis  
» politiques ou religieux, sont des moyens que le pas-  
» teur pourrait employer.

» Sortant du peuple, fréquentant toutes les classes,  
» le pasteur est mieux qualifié que tout autre pour cette  
» œuvre de conciliation.

» Pasteur Gervais, secrétaire.. »

L'année suivante en 1886, devant quelques pasteurs réunis à Saint-Etienne, M. Comte exposait ses idées sur la nécessité de porter l'Evangile aux masses ouvrières, persuadé qu'il répondait aux besoins et aux revendications qu'elles formulaient. M. Mouchon, de Lyon, appuyait cette idée. Des conférences furent décidées. La première fut donnée à Rive-de-Giers (juillet 1886) bientôt suivies d'autres : le mouvement d'évangélisa-

tion avait réussi. On put créer une bibliothèque populaire, une salle de réunion pour des causeries familières, une école du jeudi. L'Évangile était présenté sous le triple point de vue individuel, économique, social et en dehors de toute confession, de tout cadre ecclésiastique.

L'année 1887 fut plus féconde, elle fut marquée par la « Conférence évangélique d'Alais » et par la création de la « Société Fraternelle » à la chapelle du Nord par M. Fallot.

Cette dernière, sous l'extérieur d'une société de secours mutuels, est au fond un essai d'institution s'appuyant sur la solidarité chrétienne, pour réaliser l'assistance réciproque dans le domaine matériel comme dans le domaine moral; elle s'efforçait aussi, et c'est là ce qu'elle a d'original, d'étudier les questions sociales; pour cela elle donnait des conférences suivies de discussions ouvertes à tous.

Cette société montra que les protestants pouvaient s'entendre sur le terrain social et que l'Évangile était encore capable d'apporter les soulagements moraux sans lesquels les humbles ne peuvent travailler efficacement à leur relèvement matériel <sup>1</sup>. L'apparition de cette société est pour nous capitale car elle marque l'entrée en scène d'un facteur, jusque là laissé inactif, l'élément social du Christianisme.

Le Réveil avait vu naître après lui une floraison magnifique d'œuvres de relèvement, mais leur portée était restreinte, car elles n'étaient pas des œuvres sociales, en

<sup>1</sup> Nous laissons de côté la « Ligue pour le relèvement de la moralité publique », due à l'initiative de M. Fallot parce qu'elle garda toujours un caractère de neutralité confessionnelle.

ce sens qu'elles ne visaient pas les causes des maux qu'elles voulaient faire disparaître, mais les maux eux-mêmes et qu'elles attendaient tout d'un relèvement individuel.

M. Fallot est le représentant le plus autorisé de la nouvelle tendance sociale, qui vise à transformer, non pas seulement les individus, mais les milieux sociaux par l'évangile. Cette idée, qui fonda le christianisme social, avait ses racines profondes, chez M. Fallot dans la pensée d'Oberlin.

M. Fallot est en effet le petit-fils de Jean-Luc Le-grand, né à Strasbourg en 1740, qui était venu de Genève au Ban de la Roche, en 1814, attiré par les efforts d'Oberlin qu'il seconda jusqu'à sa mort en 1826.

Oberlin avait été avant tout un éducateur, des enfants, il voulait faire des hommes et de ses paroissiens adultes refaire des hommes. Sa conception religieuse soutenait cette activité d'éducateur. S'il attachait de l'importance à la vie terrestre, à ce qui lui sert de cadre, aux moindres actions, c'est qu'il y avait pour lui un lien organique entre le présent et l'avenir; l'existence future était pour lui le prolongement de l'existence actuelle, tout ici bas a son importance, puisqu'il concourt au développement intégral de l'homme qui se réalisera dans le royaume de Dieu. Par son plan d'éducation on pourrait voir à quel point la vie habituelle et la vie religieuse se pénétraient. En cela il était l'héritier de Luther. Il fortifiait le travail journalier de toute la force que peut donner l'idée que l'on travaille pour le royaume de Dieu. Un bon chrétien était donc un homme intégral, solidaire de ses frères, un bon citoyen; c'est là la conviction fondamentale d'Oberlin si forte-

ment exprimée dans le discours qu'il prononça dans son temple — transformé en club, alors que la Révolution avait éclaté — à l'occasion de la Fête de la jeunesse.

Le christianisme n'est pas en dehors de la vie sociale, il ne fait que réaliser pleinement l'homme, le citoyen, il est le principe interne, l'agent de son développement.

« Nous célébrons donc aujourd'hui la fête de la Jeunesse. Tout homme sensé comprend qu'une pareille fête ne sera célébrée dignement et convenablement que quand la pluralité des membres de la République seront animés de sentiments vraiment républicains, c'est-à-dire :

» 1° Quand ils comprendront que le bonheur public fait le bonheur des particuliers ; que chaque particulier ne doit vivre que pour le public ; que Dieu ne peut ni nous approuver ni nous aimer que si nous agissons en conséquence.

» 2° Alors on est républicain quand on ne vit, ne subsiste, n'entreprend, ne se choisit une position ou genre de vie, ne se marie, n'engendre, ni n'élève des enfants que pour l'utilité publique.

» 3° Alors on est républicain quand, pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfants l'exemple d'une vie généreuse, utile à d'autres, pleine de bonnes œuvres, c'est-à-dire remplie d'occupations dont le but est la prospérité publique.

» 4° Alors on est républicain quand on élève ainsi ses enfants et qu'on leur inculque de pareils sentiments et qu'on les dresse de plus en plus à l'utilité publique en leur inspirant le goût des sciences et l'amour du prochain.

» 5° Enfin on est républicain quand on les préserve

» de cet esprit égoïste qui, aujourd'hui plus que jamais,  
» semble dominer une nation dont les membres ont fait  
» serment de s'entre-regarder et de s'aimer comme des  
» frères et dont la plus grande partie n'ont soin que  
» d'eux-mêmes et ne font rien pour le public que là où  
» ils sont forcés. Oh ! loin de nous cet esprit infernal,  
» antirépublicain en même temps qu'antichrétien !!<sup>1</sup> »  
Caton était devenu disciple de Christ.

Voilà l'homme dans l'intimité duquel avait vécu M. Fallot.

M. Fallot était aussi l'admirateur de M. Dieterlen, père.

« Il était absorbé par la pensée de l'ensemble, par le  
» besoin d'une délivrance collective et radicale. Je n'ai  
» jamais rencontré aucun homme qui ait vécu en tête à  
» tête aussi obstiné avec la souffrance de ses sembla-  
» bles... Quand je lui parlais de mes lectures il écoutait  
» avec bienveillance, mais il ajoutait : « Quand vous  
» comprendrez les prophètes tout le reste pâlira pour  
» vous. »

» Depuis qu'il n'est plus, je me suis appliqué à prier  
» le « Notre père » et à lire avec intelligence les pro-  
» phètes.

» Voilà pourquoi j'ai été forcé de m'occuper des  
» questions sociales<sup>2</sup>. »

Un même esprit avait animé ces trois hommes, un même principe adapté aux circonstances les poussait à agir : l'Evangile n'est pas seulement l'agent du salut individuel mais aussi celui du relèvement et du salut social.

Avant d'en arriver à la Conférence évangélique d'Alais

<sup>1</sup> Voir Buisson *Dictionnaire de pédagogie*, article Oberlin.

<sup>2</sup> Rev. du Christianisme pratique. *Pourquoi je m'occupe des questions sociales*, (page 62).

de 1886, qui donna le branle au mouvement, il nous faut examiner l'état d'esprit qui le fit naître, les causes qui provoquèrent son éclosion.

M. Fallot était arrivé à reconnaître la nécessité de ce mouvement, poussé par les préoccupations qu'il avait héritées d'Oberlin et par l'état d'âme créé par le milieu dans lequel il vivait. Cet état d'âme, commun à tous les autres initiateurs, fut le produit de deux sortes de causes : intérieures et extérieures au protestantisme.

Les querelles dogmatiques et ecclésiastiques avaient fatigué et énervé les consciences en paralysant l'activité. Le protestantisme aspirait à être autre chose qu'un champ clos pour des tournois théologiques ; un besoin d'apaisement intellectuel se faisait sentir. Déjà des théologiens modérés propageaient une doctrine de conciliation qui ralliait le plus grand nombre et permettait à la mission intérieure, à l'activité chrétienne de se développer librement.

Ces discussions avaient eu leur bon côté ; elles avaient mis en lumière le côté humain de la figure du Christ et donné à la conscience un Sauveur réel, un homme qui avait souffert dans son corps et dans son âme, qui avait pleuré de vraies larmes, que le spectacle des foules errantes « comme des brebis sans berger » avait ému de compassion et qui souriait aux enfants : un Sauveur en chair et en os.

Le côté terrestre du Royaume de Dieu était éclairé de cette même lumière que l'on avait projetée sur la figure du Christ et l'action s'offrait plus imposée que jamais à la conscience protestante. Ce sont bien là les sentiments que reflète la fin du rapport de M. Comte présenté à la première conférence de Nîmes 1888 : « A

» Nîmes, chacun avait, en effet, le sentiment que les  
» églises réformées reprenaient conscience de leur  
» mission à la fin de ce siècle et qu'elles se préparaient  
» à prendre part résolument à l'élaboration de la société  
» nouvelle, pour y introduire les deux principes qu'elles  
» ont puisés dans l'Evangile et qui ont fait leur force  
» jusqu'ici : la liberté « le Christ vous affranchira » et la  
» solidarité « portez vos fardeaux les uns les autres. » —  
» Au milieu des préoccupations de nos contemporains et  
» pour satisfaire leur soif de justice, nous nous disions  
» que notre rôle était tout tracé et que, sans nous laisser  
» arrêter par des considérations mesquines de personne  
» ou d'intérêt, notre devoir était de nous élancer dans la  
» mêlée, pour faire triompher l'Evangile du Christ avec  
» toutes ses conséquences économiques et sociales. » —  
A ce besoin d'apaisement intellectuel, qui se transformait en désir d'action, était venu s'ajouter le sentiment de plus en plus net, dans la conscience des pasteurs, de la mutuelle dépendance de la réforme morale et religieuse, et des réformes sociales et par conséquent le besoin d'action sociale.

Ces constatations, puisées dans l'expérience quotidienne, furent très nettement et très originalement exposées dans le « Fragment de journal d'un pasteur » que M. Fallot lut au 2<sup>e</sup> congrès de Lyon en 1889. C'est la femme d'un pasteur qui parle. « J'ai compris une fois pour  
» toutes qu'il y a dans ce monde des milieux maudits  
» aussi réfractaires à l'action divine que le furent jadis  
» Sodome et Gomorrhe. On ne transforme pas ces  
» milieux-là : on les détruit et pour sauver les hommes  
» qui y périssent il faut commencer à les en arracher.  
» cher.....

« Vois-tu, reprit-elle au bout d'un instant, avec une  
» énergie que je ne lui avais jamais vue ; tes amis et toi  
» vous aurez beau dire et beau faire je ne puis croire à  
»  *votre théologie de soldats de plomb.*

» Quand je vous écoute toi et tes amis, il me semble  
» que je vois Dieu d'un côté dans sa toute puissance et  
» les hommes d'un autre côté tous également pécheurs,  
» tous également capables de saisir le salut. Tout juste  
» comme notre enfant vis-à-vis de ses soldats.

» Entre ces hommes de plomb il n'existe en réalité  
» aucune relation. La volonté souverainement capricieuse  
» du petit général peut assigner à chacun sa place, doit  
» agir sur chacun en particulier. Aucun ne bouge sans  
» le secours direct de cette puissance d'en haut. C'est une  
» collection d'individus juxtaposés sans lien organique.

» Eh bien, la doctrine de la toute puissance de la  
» grâce divine se manifestant en dehors du milieu et  
» abstraction faite de toutes les circonstances, me fait  
» toujours penser à notre enfant lorsqu'il commande sa  
» petite armée.

» A force de souffrir pour les existences en détresse,  
» j'ai pris l'habitude de ne plus me payer de mots et  
» d'aller droit à la réalité.

» La réalité c'est qu'il y a des différences considéra-  
» bles entre les hommes et que cette prétendue égalité  
» dans la culpabilité d'un côté, dans la possibilité d'ac-  
» quérir le salut de l'autre côté, n'existe nulle part.....

» L'individu si coupable qu'il soit est toujours en  
» quelque façon victime des hommes et des choses ; et  
» quand bien même le présent n'aurait que des  
» titres à sa reconnaissance, il se sent accablé par le  
» poids des lâchetés antérieures.

» Nous ne nous pardons jamais sans la complicité de  
» notre milieu ; l'action de celui-ci est parfois irrésisti-  
» ble ; songe aux jeunes existences pétries dans la boue  
» et pour la boue.

» D'autres fois le même milieu peut concourir à notre  
» salut aussi bien qu'à notre perte. C'est par les hommes,  
» par les lois, par les mœurs, par les institutions, que le  
» mal agit sur nous. La volonté rédemptrice fait de même.

» Il est injuste de condamner un homme sans tenir  
» compte des circonstances, insensé de vouloir le sauver  
» en ignorant le milieu. Que dis-je, il n'y a qu'un  
» moyen d'établir solidement l'œuvre du salut et de lui  
» faire porter tous ses fruits : c'est *d'agir simultanément*  
» *sur les individus et sur le milieu.* »

Voilà le mal dénoncé dans sa racine, l'impuissance  
du pasteur dans de nombreux cas, lorsqu'il n'agit que  
sur les individus. La question morale, religieuse et  
sociale n'est qu'une seule et même question.

Voilà l'état d'esprit dans lequel se trouvaient bon  
nombre de pasteurs. Las de discuter, désireux d'agir,  
ils voyaient leur action se heurter à un obstacle infran-  
chissable. Le mal était terriblement ancré dans certai-  
nes âmes ; toute action directe était stérile ; comment  
agir d'une façon efficace ?

A ces causes intérieures, qui devaient amener le chan-  
gement dans la manière de prêcher l'Evangile, vinrent  
s'ajouter des causes extérieures qui, par leur action  
pressante, inéluctable, plus brutale, car elle était presque  
matérielle, devait hâter le mouvement et en décider  
l'éclosion.

Ce fut d'abord le caractère d'acuité douloureuse avec  
lequel se posait alors la question sociale.

La Révolution française avait posé le principe de l'égalité civile des citoyens que la République de 1871 effectua en établissant le suffrage universel. Le peuple était libre et souverain. En même temps que se produisait cet avènement de la démocratie au pouvoir, le régime capitaliste, auquel les inventions récentes avaient donné un immense essor, s'introduisait dans la production et annihilait du même coup le pouvoir de la démocratie. Le conflit éclatait surtout dans la question du salariat. Le contrat entre le capital et le travail, le patron et l'ouvrier est bien libre, mais extérieurement. Dans telles ou telles circonstances, l'ouvrier est libre de mourir de faim ou d'accepter les conditions du patron. Il est bien en face d'une alternative, sa liberté peut décider d'un côté ou de l'autre, mais toujours une des deux alternatives est la ruine de sa propre personnalité.

Dès que le peuple eut compris cet état de chose, il ne put l'accepter et la question sociale se posa avec une insistance toujours plus grande. Les ouvriers se soulevaient contre les patrons, les grèves se multipliaient, entraînant après elles leur lugubre cortège de ruines, de misère, de foyers dévastés, ensanglantés parfois.

Le Christianisme qui, autrefois, calmait les persécutés et les malheureux de ce monde par la vision des gloires et des félicités de l'au-delà, n'avait plus aucune influence sur eux, le peuple était en grande partie athée et réclamait ici-bas le bonheur que l'on faisait miroiter dans la vie future.

« Ecoutez M. Eugène Bersier qui n'a jamais passé, »  
» que je sache, pour un révolutionnaire ni pour un dé-  
» clamateur, Dans une de ses éloquentes prédications il

» met la réponse suivante dans la bouche de l'ouvrier  
» réclamant lui aussi sa place au banquet de la vie.

» Le paradis, ô chrétiens, vous nous le montrez dans  
» le ciel, mais vous mentez, car vous-mêmes je vous ai  
» vus ne le chercher que sur la terre. Je vous ai vus,  
» hommes de religion, cueillir ici-bas tous les plaisirs,  
» tous les raffinements, toutes les joies que mon travail  
» pouvait vous procurer. Eh bien ! mon paradis, je le  
» veux aussi sur la terre, je le veux demain, je le veux  
» aujourd'hui. Assez longtemps vous m'avez montré le  
» ciel au delà de la tombe, mais la science m'a instruit  
» et ce n'est pas pour un insaisissable néant que je veux  
» prodiguer ma sueur et mes larmes. Je suis las d'at-  
» tendre, il me faut le bonheur dans cette vie, dont je  
» n'ai connu jusqu'ici que les renoncements. Mon  
» bonheur, c'est le luxe aussi, c'est la richesse, ce sont  
» tous les fruits de la terre qui me fut donnée aussi  
» bien qu'à vous. Mon bonheur, il est là, devant moi,  
» pour le prendre je n'ai qu'à vouloir. Malheur à qui  
» voudra m'arrêter ! Maudit soit celui qui se placera  
» sur ma route ! Jouir c'est le dernier mot de la vie, je  
» veux jouir, je jouirai car je m'appelle légion ; sur mes  
» bras robustes je porte la société toute entière. D'un  
» coup d'épaule, au jour voulu, je la renverserai. <sup>1</sup> »

Ces revendications éparses, ces cris de révolte, ces appels vers la joie furent réunis, canalisés, formulés sous une apparente rigueur scientifique par le matérialisme athée de Karl-Marx. Il était la réponse d'une soi-disant science aux réclamations de la foule. Le peuple souffre actuellement, il est dans la nature des choses qu'il

<sup>1</sup> *Le Christianisme social*. H. Appia p. 51.

en soit ainsi ; le capital ne pouvait s'établir que par *le surtravail* ; le surtravail c'est l'exploitation du travail, la forme moderne du servage, de l'ancien esclavage. Le peuple est libre et esclave. Mais le capital porte sa perte en lui-même, n'étant qu'une accumulation incessante de surtravail, il en arrivera un jour à être ramassé dans la main de quelques hommes, il suffira au peuple de vouloir le prendre et, dans un soubressaut d'agonie, la société capitaliste sera transformée en société collectiviste, rien n'appartiendra plus à personne, mais tout à tous. Cet ordre nouveau est désirable car le travail, étant, à ce moment, obligatoire pour tous, sera moins long et moins pénible, la durée du travail sera restreinte, M. Lafargue affirme que trois heures par jour seront suffisantes pour assurer la production. Que fera-t-on le reste du temps ? C'est ici que se manifeste l'influence dégradante de toute une littérature obscène qui, sous le nom de naturalisme scientifique, scientifique comme l'état d'esprit qui maintient la prostitution au nom de l'hygiène, n'est qu'un mouvement vers la jouissance matérielle, un désir énervé de plaisir sensuel, qui passait comme un souffle corrompu sur la société de cette époque et qui empeste encore notre société. Un résultat du matérialisme de Büchner. Que fera-t-on ? C'est bien simple, M. Lafargue le proclame bien haut dans ses « Pamphlets socialistes » ; « Pour qu'il parvienne à la » conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule » aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre-penseuse, il faut qu'il retourne à ses » instincts naturels, qu'il proclame les droits de la » Paresse mille et mille fois plus nobles et plus sacrés » que les phytiques « Droits de l'homme » concoctés

» par les avocats métaphysiciens de la révolution bour-  
» geoise, qu'il se contraigne à ne travailler que trois  
» heures par jour, à fainéanter, à bombancer le reste de  
» la journée et de la nuit<sup>1</sup>. »

M. Fouillée ajoute : « Sans attacher la plus légère im-  
» portance philosophique aux écrits d'agitateurs révo-  
» lutionnaires, il est cependant permis au philosophe  
» d'y rechercher les ressorts sur lesquels on compte  
» pour entraîner le peuple à fonder une société nou-  
» velle. »

Le matérialisme sceptique avait exaspéré le désir de  
jouissance sensuelle et devenait le moteur principal  
d'une théorie économique révolutionnaire, athée et ma-  
térialiste qui usurpait le beau nom de socialisme.

Nous comprenons le cri d'appel de M. de Pressenssé<sup>2</sup> :  
« Ah ! si seulement ceux qui se réclament de Dieu ne  
» rendaient pas son nom presque haïssable par la ma-  
» nière dont ils l'invoquent et le profanent. Si seule-  
» ment les Eglises, qui croient sincèrement au Dieu de  
» l'Evangile, étaient moins languissantes et moins mé-  
» diocres en face de ce monde qui périt et de cette  
» patrie qui s'affaisse ! »

Le catholicisme, en France, avait depuis 1848, déjà,  
compris cette situation<sup>3</sup>. Sous l'influence d'une manœu-  
vre politique et opportuniste, par opposition aux bour-  
geois gouvernementaux, bien plus que du désir de  
répondre à ces questions, il avait conclu un pacte avec  
les socialistes. Le Christ républicain était alors à la

<sup>1</sup> Article de M. Fouillée La question morale est-elle une question sociale. *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> Août 1900.

<sup>2</sup> Revue du mois — *Revue chrétienne* janvier 1886.

<sup>3</sup> Pour ces renseignements voir Joly « *Socialisme chrétien* » p. 205 sq. —

mode, le Christ était le père du socialisme, socialistes et catholiques fraternisaient en d'étranges banquets à l'occasion de la Noël ou des Rois. Proudhon, lui-même, était obligé de se reconnaître chrétien et religieux. Il est vrai que ce socialisme chrétien mettait d'un côté, avec les aristocrates et les bourgeois, le pape et le haut clergé, de l'autre le peuple et le bas clergé qui avait les sympathies du socialisme et lui tendait la main.

Après les journées de juillet 1848, quand le fait fut acquis, socialistes avec Proudhon, catholiques avec L. Veillot se séparèrent radicalement. Le Pape avait opposé son veto et condamnait toute alliance entre le catholicisme et le socialisme. Il y eut après les ruines de 1848 une longue trêve, une accalmie de lassitude qui dura jusqu'après 1870.

Dans un discours prononcé à Louvain 1885, M. de Mun réveilla le socialisme chrétien dans le catholicisme, il y disait : « — Allons au peuple, Messieurs, pour savoir ce » qu'il souffre, nous ne le savons pas assez, nous ne le » voyons qu'à travers ses égarements et cependant » exploité par ceux qui le flattent, opprimé par la fausse » liberté qui l'écrase, déshérité par l'impiété qui l'avi- » lit ; il est là, dans son lamentable isolement sans » autre force que la violence, sans autre appui que la » révolte, victime de ses propres emportements et cher- » chant en vain des amis qui le servent au lieu de se » servir de lui. Soyez ces hommes, c'est la gloire que » je vous propose. »

Ce sont là, certes des paroles d'un homme de cœur, mais la théorie et la pratique de ce socialisme se figent dans une forme catholique qui est en désaccord complet avec les principes de l'Évangile. Ce que les catholiques

demandent est un retour au Moyen-Age, une manifestation dans le domaine économique du principe d'autorité. La guerre entre le capital et le travail doit s'apaiser sous le régime universel des corporations obligatoires et légalement organisées. Dans ces corporations chacun est à sa place et ne peut en bouger, c'est le régime des castes; l'ensemble des corporations et des états seraient soumis au Pape, dont la juridiction paternelle et la bienveillante autorité apaiseraient les différents qui pourraient s'élever.

M. de Harmel écrivait <sup>1</sup> : « Nous ne voyons qu'un » seul remède c'est que l'autorité du Pape soit recon- » nue du monde entier, sa direction acceptée par tous » les peuples ». —

Léon XIII, dans son encyclique « *De conditione opificum* » exposait seulement que, sans religion, on ne pouvait espérer la solution des questions sociales et qu'il était inutile, parfois funeste, que l'Etat intervienne, sauf dans les cas d'abus ou l'ordre et la paix intérieure sont en jeu. Il n'attendait le salut que de l'Association libre et ne voulait contraindre personne à accepter la foi catholique.

Il ajoutait ces paroles, impudent défi à toute vérité historique : « C'est la coutume de l'Eglise de veiller » avec le plus grand soin à ce que nul ne soit forcé » d'embrasser malgré soi la foi catholique. »

Le Pape ne voulait donc pas de socialisme chrétien — officiellement.

Au fond le socialisme et le catholicisme ne sont pas si grands ennemis qu'ils en ont l'air. Le socialisme est bien athée, le catholicisme est si peu religieux; le

<sup>1</sup> Association catholique. Déc. 1889.

socialisme est autoritaire et mine la liberté dans son désir d'égalité à tout prix. Aussi le Pape peut-il profiter de l'éducation collectiviste puisqu'elle repose sur l'hétéronomie comme celle des Jésuites, et que leur méthode de réalisation de la société future est une façon du « *cogite intrare* » dont le sens est si terriblement illuminé de toute la flamme des bûchers de l'Inquisition.

Si le mouvement catholique échoue, ses représentants ne s'en prendront pas au Pape, ils se contenteront de gémir sur la dureté de cœur, sur la folie de liberté des individus, ce qu'ils appellent leur orgueil, sur l'aveuglement des nations qui ne veulent pas embrasser la foi catholique, qui font crouler ainsi leur rêve de théocratie économique, d'humanité pacifiée, disons nivelée, dans le catholicisme.

Aux appels du peuple opprimé, deux voix avaient donc répondu : celle du matérialisme collectiviste et celle du catholicisme proposant, l'une l'abdication de toute dignité morale, l'autre le renoncement à toute liberté de pensée ou d'action.

Il appartenait au protestantisme de redire au peuple la parole de délivrance, le message de Jésus, l'Evangile, qui peut se résumer en un seul mot : *solidarité*.

---



## PREMIÈRE PARTIE

---

### HISTORIQUE

---

## Naissance et développement du mouvement

---

Vers la fin de l'année 1886 se réunissait à Alais la Conférence évangélique. Monsieur le pasteur Gouth exposait, dans un rapport intitulé « Le pasteur et les questions sociales », l'urgence qu'il y avait d'étudier ces problèmes. La question sociale s'impose de plus en plus à l'attention publique; le protestantisme en France n'a encore presque rien fait dans ce sens, alors qu'il est déjà au courant de ces questions en Angleterre ou en Allemagne. L'Évangile contient autre chose que des doctrines surannées; c'est donc un devoir de charité et de justice, pour les pasteurs, de prudence en face du socialisme collectiviste menaçant, un devoir qui doit s'inspirer de l'amour des âmes, que de procéder d'abord à une étude de ces questions et puis d'agir dans les églises et en dehors des églises, dans l'opinion publique pour qu'un réveil se fasse au sein du protestantisme et qu'il puisse agir efficacement, en donnant aux besoins actuels la satisfaction qu'ils réclament et qui est contenue dans l'Évangile : « Ainsi nous réconcilierions les

» multitudes avec la foi, nous formerions un esprit  
» public plus propice et tout saturé de la morale chrétienne, des lois imprégnées du suc de l'Evangile et,  
» en transformant ainsi le milieu où nous vivons nous  
» pourrions rendre les conversions faciles et durables  
» et préparer l'abondante moisson du règne de Jésus-Christ. A l'œuvre donc il en est temps, et plaise à  
» Dieu qu'il ne soit pas trop tard <sup>1</sup>. »

A la suite de ce rapport M. Babut, de Nîmes, proposa la création d'une « Association pour l'étude des questions sociales ». On se sépara sur ce vœu.

Dans les esprits les idées firent leur chemin, l'année suivante 1887 devait inaugurer le mouvement.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1887 paraissait la « Revue de théologie pratique et d'homilétique » fondée par M. Chastand « mêlant les questions sociales à l'homilétique et ne s'adressant guère qu'à un public restreint de pasteurs ; puis, sous le souffle des idées nouvelles, le mot de *théologie* nous paraissant lui-même très peu *pratique*, elle est devenue la « Revue du Christianisme pratique » (1889-1895). Durant cette période de six ans nous avons encore précisé nos vues, développé notre programme, accentué nos tendances. Enfin, l'année dernière (1896) nous avons pris le titre définitif de « Revue du Christianisme social ». Le titre à lui seul est tout un programme et comme il est bien à nous, nous l'avons fièrement arboré comme un drapeau <sup>2</sup>. »

Dans les derniers jours de juillet la circulaire sui-

<sup>1</sup> Rev. de théol. pratique et d'homilétique 15 juillet 1897. « *Le pasteur et les questions sociales* ».

<sup>2</sup> Chastand. « *Notre modeste passé* ». Christianisme social, janvier 1897.

vante fut envoyée à un grand nombre de laïques et à tous les pasteurs de France <sup>1</sup>.

## Un projet d'association

AUX PASTEURS ET AUX CHRÉTIENS PROTESTANTS DE FRANCE

« Monsieur et honoré frère,

« Les questions sociales, trop souvent considérées  
» parmi nous comme appartenant exclusivement au do-  
» maine politique ont enfin pris pied dans le cercle des  
» préoccupations religieuses et se sont imposées à la sé-  
» rieuse attention de tous ceux qui ont à cœur l'avance-  
» ment du Règne de Dieu dans notre patrie.

« Depuis longtemps déjà, les pasteurs d'Amérique,  
» d'Angleterre et d'Allemagne ont compris que dans les  
» misères et les périls de l'état social actuel, l'Evangile  
» avait son mot à dire, et, pour l'honneur de leur foi,  
» ils ont entrepris et inspiré des œuvres couronnées de  
» succès. En France, un mouvement analogue com-  
» mence à se dessiner aujourd'hui mais il importe de  
» l'accentuer. La question sociale discutée dans la con-  
» férence libérale de Montpellier (Rapport de M. le pas-  
» teur Comte, 1885) et dans la conférence évangélique  
» d'Alais (Rapport de M. le pasteur Gouth, 1886) est à  
» l'ordre du jour de nos diverses réunions pastorales.  
» Elles se proposent bien de l'étudier en détail, mais  
» seulement à leurs sessions ordinaires, pour la plupart  
» fort espacées.

» *Est-ce suffisant ?*

<sup>1</sup> *Compte-rendu de l'Assemblée de l'Association pour l'étude pratique des questions sociales. Nîmes 1889 (page 6-19).*

» Les évènements ont l'allure rapide ; il nous faut être  
» prêts à toute éventualité.

» Les progrès étonnants du socialisme sous tous les  
» régimes politiques depuis l'Allemagne et la Russie  
» jusqu'aux Etats-Unis — le nombre croissant des  
» revues qui traitent exclusivement des questions  
» économiques et sociales, — l'extension rapide prise  
» par les Sociétés coopératives récemment fédérées, —  
» la multiplicité des syndicats ouvriers et la fréquence  
» des congrès qu'ils organisent — sans parler des grèves  
» sanglantes et des meetings formidables — nous di-  
» sent assez la gravité de la situation.

» Le peuple affamé de justice sociale cherche sa voie  
» et réclame une réforme nouvelle : quelle voie, quelle  
» réforme lui indiquerons-nous ?

» Les essais pratiques tentés par quelques chrétiens  
» laïques ou pasteurs aussi rares que dévoués, ont besoin  
» d'être soutenus pour ne pas être débordés par les  
» bruyantes entreprises des ennemis de la foi ou de la li-  
» berté : attendrons-nous que ces dernières aient abouti  
» à un succès décisif ? Nous laisserons-nous devancer d'un  
» côté par le *Socialisme matérialiste*, de l'autre par le  
» *catholicisme*, dont l'alliance avec les masses prolé-  
» taires par le moyen des *Cercles catholiques d'ouvriers*,  
» de plus en plus florissants, nous fait honte de notre  
» réserve timorée, et nous commande la plus vigilante  
» attention ? Laisserons-nous croire enfin, que l'Évangile  
» ne renferme que des doctrines surannées sans rapport  
» avec les aspirations de notre époque, alors qu'il porte  
» en lui, nous le savons, les principes seuls capables  
» d'amener une *Réforme sociale* légitime et durable ?

» D'ailleurs l'œuvre du Règne de Dieu est une œuvre

» d'éducation générale dans laquelle la question morale  
» et la question sociale sont aujourd'hui indissoluble-  
» ment liées. Si donc nous croyons avoir pour tâche de  
» diriger les grands courants populaires vers le but que  
» Dieu leur a assigné, la fraternité humaine dans la  
» filialité divine, il n'est que temps de nous mettre  
» à *l'étude pratique* du redoutable problème que le  
» peuple est en train d'agiter et dont il pourrait chercher  
» la solution dans telle voie qui conduit fatalement aux  
» abîmes. Agir autrement, serait faire preuve du plus  
» singulier aveuglement, et consentir à un effacement  
» qui serait une abdication pour ne pas dire une  
» trahison.

» Prétendra-t-on que la tâche sociale incombe exclu-  
» sivement aux laïques ? Le devoir du pasteur n'est-il  
» pas ici comme ailleurs d'encourager, de former au  
» besoin des laïques chrétiens pour les pousser à  
» l'action et le pourra-t-il, s'il ne commence par étudier  
» lui-même tout ce qui concerne la Réforme sociale ?

» Mais comment cette étude, recommandée d'ailleurs  
» par la Conférence d'Alais et par plusieurs réunions de  
» pasteurs libéraux pourra-t-elle être menée de front  
» avec tous les travaux ordinaires du ministère pastoral ?  
» Là git toute la difficulté.

» Il nous a semblé que nous pouvions la vaincre en  
» demandant à l'Association les facilités que nous ne  
» pouvons avoir individuellement. Nous venons donc  
» vous convier, Monsieur et honoré frère, à vous joindre  
» à nous pour constituer une *Association protestante*  
» *pour l'étude pratique des questions sociales*.

» Cette association fondée sur le terrain de la plus  
» grande largeur chrétienne, se composera spécialement

» de tous les pasteurs de France qui enverront leur  
» adhésion, à quelque tendance ou dénomination qu'ils  
» appartiennent. Mais elle sera heureuse d'ouvrir ses  
» rangs à tous les laïques protestants qui lui feront  
» l'honneur de lui offrir son concours.

» Un comité représentant les différentes fractions du  
» protestantisme français et composé de MM. les pas-  
» teurs Babut, J. Bianquis, El. Bost, G. Chastand,  
» L. Comte, Ebersolt, T. Fallot, Gouth, M. Lelièvre,  
» P. Minault, Ed. Monod, Léop. Monod, Mouchon,  
» Nyegaard, J.-E. Roberty, A. Roufineau, Trial, L. Tar-  
» rou, Viénot et de MM. De Boyve et Ch. Gide, laïques,  
» se chargera de la direction générale.

» Notre premier objectif immédiatement réalisable,  
» c'est la création d'une *Bibliothèque circulante* spéciale.

» Plus tard il y aura lieu d'examiner si nous ne de-  
» vons pas faire un pas de plus en nous réunissant en  
» grande conférence spéciale, ainsi que la proposition  
» en avait été faite à Alais (par M. le pasteur Babut)  
» pour aviser aux moyens d'entrer dans la phase d'action  
» sociale proprement dite.

» En attendant, la Bibliothèque circulante préparera  
» la question dans des conditions très peu onéreuses  
» pour chacun des associés. En les initiant au mouve-  
» ment social de notre temps, elle les mettra en état de  
» discuter avec fruit les graves sujets qui s'y rattachent,  
» dans les diverses conférences du protestantisme fran-  
» çais et les armera pour les grandes luttes que verra la  
» fin de ce siècle entre la foi chrétienne et ses nombreux  
» ennemis. Ainsi elle contribuera pour sa part, sous la  
» bénédiction de Dieu, que nous implorons humblement,  
» au triomphe final de l'Evangile de Jésus-Christ.

» Nous espérons, Monsieur et honoré frère, que vous  
» voudrez bien adresser sans retard au soussigné votre  
» adhésion et votre cotisation pour la première année,  
» et nous vous prions de recevoir nos salutations fra-  
» ternelles.

» Aubenas (Ardèche), le 25 juillet 1887.

» Au nom du comité,

» L. GOUTH, pasteur. »

Il faut remarquer que ces deux entreprises la Revue et l'Association furent faites chacune de leur côté, d'une manière indépendante, sans entente préalable. « Quel-  
» ques mois après la fondation de la Revue <sup>1</sup> naissait  
» tout à côté d'elle et sans que le directeur de cette  
» Revue connût même le fondateur de cette œuvre et  
» eût entendu parler de son projet, mais de la même  
» inspiration, « l'Association pour l'étude des questions  
» sociales » dont elle a été l'humble précurseur, l'alliée  
» fidèle et active et nous dirions, si ce n'était pas un  
» peu présomptueux, l'aiguillon un peu impatient ».

Dès le début, ces entreprises firent alliance et se présentèrent au public comme devant marcher de front. Les journaux religieux avaient reproduit la circulaire, la commentant avec sympathie, quelques-uns avec une vive approbation; de tous les points de la France les adhésions étaient arrivées; le comité d'initiative s'était constitué avec MM. Fallot, président, Gide, vice-président, Comte et Gouth, secrétaires.

« Au mois d'octobre <sup>2</sup> et sur la proposition de M. le pasteur Comte, le comité se préoccupa de convoquer pour

<sup>1</sup> Chastand, *Christianisme social*, janvier 1897.

<sup>2</sup> *Compte-rendu du 1<sup>er</sup> congrès de l'Association*. Nîmes, 1888. Notice.

» 1888 une Assemblée générale de la nouvelle société.  
» Il demanda et obtint de la conférence libérale de  
» Nîmes et de la conférence évangélique de Montauban  
» qu'elles choisissent l'une et l'autre pour leur session  
» annuelle la même époque et les villes aussi rappro-  
» chées que possible afin qu'à leur issue les membres de  
» l'Association puissent tenir leur réunion désirée. C'était  
» un premier encouragement qui fut suivi de beaucoup  
» d'autres.

» La réunion de l'alliance évangélique à Lyon, à la-  
» quelle furent convoqués plusieurs membres du comité  
» de l'Association (1<sup>er</sup> novembre 1887) émit le vœu que  
» toutes les églises eussent une réunion d'études et  
» d'activité sociales et le porta à la connaissance du  
» public par une circulaire très remarquée.

» En avril 1888, la Conférence pastorale de Paris vota  
» un ordre du jour qui recommandait chaudement  
» l'œuvre nouvelle et le remarquable rapport de  
» M. Ch. Robert lui fit une place à part dans les œuvres  
» sociales.....

» Le comité réuni en juillet 1888 à Nîmes fixa l'ordre  
» du jour de la prochaine assemblée, examina le projet  
» des statuts et entreprit quelques travaux, entre autres  
» un travail de recherche et de classification de tous les  
» textes de la Bible renfermant un enseignement social. »

Nous allons étudier la marche de ce mouvement jus-  
qu'au dernier congrès de Nîmes 1900, les étapes en  
seront naturellement marquées par les Congrès de l'As-  
sociation qui gouverna et soutint ce mouvement. Ils  
dressent, en effet, le bilan de ce qui a été fait chaque  
fois et mesurent ainsi le chemin parcouru.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

# Le mouvement se dessine

---

### I. — Congrès de Nîmes

Les 18 et 19 octobre 1888 se tenait à Nîmes le premier Congrès de « l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales <sup>1</sup>, » qui la fonda véritablement. L'Association comptait alors 280 membres, 120 s'étaient réunis à Nîmes.

M. Fallot, dans son discours d'ouverture : « Protestantisme et socialisme » exposait ses réflexions sur la question et enflammait les esprits de son souffle d'apôtre, discours magistral, exposé clair de la situation, confession courageuse de ce qui manquait au protestantisme au regard d'un idéal de vie religieuse décrit avec la flamme brûlante d'une foi prophétique. M. Gide en indiquant le « rôle du pasteur dans les questions sociales » présentait des données plus pratiques, des débouchés à une action immédiate, en attendant qu'une étude plus approfondie, qu'une diffusion plus grande de ces idées aient rendu possible une action plus étendue, plus énergique, plus durable.

— M. Léopold Monod clôtura la première journée en

<sup>1</sup> Nous désignerons simplement dans la suite cette Société par le terme « l'Association. »

commentant la demande de l'Oraison Dominicale : « que » ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Le lendemain la séance fut consacrée à l'adoption des statuts de l'Association et à l'élection du Comité<sup>1</sup>. Le Comité d'initiative fut réélu, M. de Boyve, directeur du journal « l'Emancipation », fut nommé vice-président à côté de M. Gide.

Cette première Assemblée avait eu une double utilité, en dehors de la fondation même de l'Association, elle avait indiqué ce que devait être l'Association et quel en était le but, elle avait ensuite réuni les diverses fractions du protestantisme en vue de l'action commune.

Dès le début, sur la question de ce que devait être l'Association, deux opinions se manifestèrent, la première voulait que l'Association ne se contentât pas d'étudier, mais qu'elle agît aussi, qu'elle créât des œuvres sociales; les partisans de la seconde opinion firent remarquer que l'action commune impliquait un accord sur les questions économiques et sociales qui n'existait pas dans l'Association. Avant d'agir l'essentiel était donc d'étudier, de créer une agitation dans le protestantisme pour que ces questions fussent mises à l'ordre du jour. Il devait être laissé à la libre initiative de chacun d'entreprendre les œuvres qu'il jugerait propices, en tâchant de s'inspirer de l'esprit de l'Association. Cette opinion prévalut. *L'Association est donc une Société d'études et de propagande.* Son but était par là tout indiqué.

Il s'agissait de répandre le mouvement, de provoquer des réflexions dans le corps pastoral qui s'était jusque

<sup>1</sup> Les statuts sont contenus dans tous les comptes-rendus des Congrès.

là tenu à l'écart de ces problèmes, de dissiper la défiance des fidèles. Il fallait pour cela redire et exposer autour de soi les causes qui avaient amené ce mouvement : montrer les progrès du catholicisme dans ce sens, faire comprendre que les revendications ouvrières n'étaient pas toutes celles d'ouvriers ivres immodérés dans leurs exigences et qu'on les confondait souvent et à tort avec les solutions proposées par l'école matérialiste de Marx que l'on devait combattre, indiquer aux pasteurs combien la question de conversion, de relèvement moral est intimement unie avec des questions d'ordre social, si intimement que l'on ne peut chercher la solution de l'une sans être amené à se préoccuper de la trouver pour les autres : qu'il fallait donc étudier.

A cet effet, l'Association publiait dans la « Revue du Christianisme pratique » un « *plan d'études* » sommaires, donnant une classification de diverses écoles sociales, un catalogue des meilleures productions littéraires de chaque tendance, quelques études sur ces ouvrages. Elle créait aussi une « *bibliothèque circulante* » qui facilitait aux pasteurs de campagne éloignés des grandes bibliothèques les moyens de se mettre au courant de ces questions ; avec cette bibliothèque circulaient des Revues qui permettaient de se tenir au courant. Un concours était enfin ouvert avec un prix unique de 500 francs sur ce sujet : « Le socialisme contemporain et l'enseignement de Jésus. »

Cette première Assemblée avait réuni les fractions diverses du protestantisme devant l'action commune.

« Pour quiconque n'a pas pris son parti de la division » qui partage notre église réformée de France en deux camps, écrivait M. Minault, c'était un émouvant spec-

» tacle que celui de cette Assemblée dans laquelle se  
» confondaient libéraux et orthodoxes, oubliant un mo-  
» ment ce qui les sépare pour ne songer qu'à ce qui  
» peut et ce qui doit les rapprocher : le souci du règne  
» de la justice ici-bas, c'est-à-dire du règne de Dieu<sup>1</sup>. »  
M. Enjalbert ajoutait à la suite de cet article : « Au  
» début, on se tenait un peu sur la défensive : Beaucoup  
» de politesse mais pas mal de réserve. Peu à peu les  
» rangs se sont confondus, les reconnaissances se sont  
» faites, les mains se sont serrées, les cœurs ont battu.  
» Rien n'a été dit qui soulignât publiquement ces dis-  
» positions intimes ; mais elles se sont manifestées  
» d'une façon si spontanée, si cordiale, si naturelle  
» qu'on sentait partout renaitre comme une vieille af-  
» fection de famille, assoupie par une trop longue sépa-  
» ration mais qu'une simple rencontre ranime et fait  
» éclater.... La vie religieuse, la pratique de la charité  
» ont constitué le terrain neutre sur lequel on s'est  
» retrouvé presque sans y songer et où chacun s'est  
» senti comme parfaitement chez lui. »

Les cœurs avaient battu, les volontés étaient prêtes à agir, l'intelligence orientée dans un autre sens que celui des questions dogmatiques.

Nous pouvons nous expliquer pourquoi ce mouvement gardera une certaine forme extérieure monotone, c'est qu'il est avant tout un mouvement d'études, il se développera et s'agrandira dans la mesure où il étudiera et provoquera des études. Son évolution a subi les fluctuations de la pensée protestante en face des questions sociales, son histoire n'est pas mouvementée pas plus

<sup>1</sup> *Le Christianisme au XIX<sup>me</sup> siècle*, 25 octobre 1888.

que la vie d'un travailleur laborieux. Mais son influence se fit bientôt sentir et depuis, les œuvres de relèvement qui se sont fondées dans le protestantisme ont un caractère social et préventif qu'elles n'avaient pas au début. Il fut le levain qui devait faire lever toute la pâte.

La première année, jusqu'au deuxième Congrès tenu à Lyon, fut consacrée à la propagande des idées émises à la conférence de Nîmes. L'Association eut ses encouragements, déjà, à la conférence de Lyon et à celle de Paris ; elle fut aussi critiquée.

L'objection principale était que les questions sociales n'étaient pas l'affaire des pasteurs mais des laïques. Que les pasteurs s'ils portaient en chaire les questions sociales ne pourraient qu'aigrir les esprits, qu'ils n'avaient qu'à prêcher l'Evangile ; ces questions, disait-on, touchent trop à la politique pour qu'un ecclésiastique puisse s'en occuper.

C'est l'affaire des laïques, répondait-on, soit, mais qu'ils s'en occupent : « Nous n'avons pas la fatuité de » croire que nous ayons inventé les préoccupations » sociales, ni de dédaigner ce qui a été *dit* avant nous » par des conférenciers ou *fait* par les industriels philanthropes, sans admettre toutefois qu'il n'y ait plus » qu'à marcher dans le chemin qu'ils ont tracé. Nous » pensons seulement que pour mieux *dire* et *faire* il » faut *savoir* <sup>1</sup>. »

Quand les pasteurs auront suscité des laïques nombreux s'occupant de ces questions, quand ces questions seront en voie de solution, quand le pasteur pourra redevenir un pasteur d'âmes et non pas d'estomacs affamés,

<sup>1</sup> *Bulletin de l'Association-Christianisme pratique*, avril 1888.

alors il pourra se borner à prêcher la conversion individuelle, mais, jusque là, son devoir est de s'élever contre toute organisation sociale qui empêche la conversion individuelle.

« Je veux bien que l'on m'enferme moi, pasteur, dans » la prédication de l'Evangile (personne de nous n'a » jamais dit, à ma connaissance, que, pour un pasteur, » il y ait *mieux* à faire que de prêcher directement » l'Evangile), mais apparemment je dois prêcher un » Evangile complet et non mutilé<sup>1</sup>. »

Si l'on s'insurge contre l'organisation sociale, ce n'est pas poussé par des ambitions politiques malsaines et déplacées, c'est au nom de l'Evangile, au nom de la vocation même que l'on a reçue de le prêcher en son entier. « La politique, au sens habituel de ce mot n'a » rien à voir en pareille occurrence ; il s'agit d'une » question religieuse au premier chef et si l'on se rend » coupable de témérité en posant la question sociale et » en travaillant à la résoudre, le premier coupable fut, à coup sûr, Jésus-Christ lui-même<sup>2</sup>. »

A côté de la défense de ces idées, l'Association travaillait à les répandre et à provoquer de l'intérêt pour ces questions, en les exposant sous diverses formes, en les étudiant sous différents aspects.

Dans les bulletins de l'Association, parus dans la Revue de théologie pratique, l'analyse de livres, un plan d'études sociales avaient été faits, indiquant la marche à suivre pour s'instruire et fournissant les matériaux pour cela.

<sup>1</sup> *Compte-rendu du Congrès de Lyon* — « Lettre » Gouth.

<sup>2</sup> *Pourquoi je m'occupe des questions sociales*. Fallot. *Christianisme social* septembre 1889.

Toute une série d'articles avait été publiée dans la *Revue de théologie pratique*, « qui réservait une place » toujours plus grande aux questions sociales dont « l'étude s'impose avec une douloureuse et pressante » nécessité<sup>1</sup>. »

M. Gouth dans le 1<sup>er</sup> numéro, en juillet 1887, de la *Revue* résumait sa conférence d'Alais : « le pasteur et les questions sociales. »

M. Gide<sup>2</sup> répétait au public protestant la question « qui se pose chaque jour jour dans l'esprit de millions d'hommes » : A quoi servent les riches ? Il formulait impartialement le réquisitoire et la défense ; constatant que cette dernière était bien faible, que la disparition de la classe riche pouvait être envisagée, « il dépend d'eux, concluait-il, de la reculer en travaillant à se rendre indispensables. »

M. Minault<sup>3</sup> montrant à quel point étaient unies la question de relèvement moral et les questions sociales, finissait un article sur le vagabondage, que lui avait suggéré le livre récent alors de M. le pasteur Robin<sup>4</sup>, par ces mots : « Que les pasteurs qui craignent de sortir de » leur rôle et de leurs devoirs en s'occupant des ques- » tions sociales, comprennent que la place d'un disciple » de Jésus-Christ est partout où il y a un être faible à » protéger, un être dégradé à enlever, une injustice à » combattre, une iniquité à dénoncer. Quand le monde » nous verra, comme notre Maître, bravant pour récla- » mer la justice, la fureur de ceux auxquels l'injustice » profite, le mépris des exploités et des satisfaits, le

<sup>1</sup> *Revue de théol. pratique*, octobre 1887, « A nos lecteurs. »

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> Robin. *Hospitalité et travail*. Paris, Monnerat, 1887.

» sarcasme des sceptiques et des égoïstes, alors il sera  
» un peu mieux disposé qu'il ne le paraît aujourd'hui, à  
» prendre au sérieux les vérités que nous lui enseignons. »

On ne peut récuser ces paroles dans la bouche d'un chrétien tel que le fut M. Minault ; elles sont scellées de son sang.

Il faudrait encore citer « Darwinisme social et Christianisme » de M. E. de Laveleye ; « Les idées sociales de Civilisation et croyance » de Steinheil ; « Du rôle pratique du pasteur dans les questions sociales » le rapport de M. Gide aux assemblées de Nîmes ; « La dépopulation de la France » de Chouillet ; « Un programme de Christianisme social » de M. Necker, extrait du rapport présenté à l'Assemblée générale des adhérents de la « Société chrétienne suisse d'économie sociale » que M. Necker avait fondée ; enfin un article très riche en idées, tout vibrant de foi personnelle, « Pourquoi je m'occupe des questions sociales ? » de M. Fallot. C'est en s'expliquant le « Notre Père » que M. Fallot a vu la lumière se faire dans ses idées et a été poussé vers l'action sociale. Le Père ne sera père que quand les hommes seront frères ; il faut donc recréer une apologétique nouvelle pour ce christianisme social, il faut étudier pour cela les besoins de ceux auxquels on veut l'apporter ; il faut étudier aussi, parce que les théories sociales mettent en jeu la religion en niant son influence ; pour l'affirmer, il faut insister sur son côté social.

En plus de cette propagande, l'Association avait entrepris des travaux intérieurs. Grâce à l'activité de M. Minault le travail de classement des textes de l'Ancien Testament renfermant un enseignement social, était terminé.

Des questionnaires au nombre de 900 avaient été envoyés à tous les pasteurs français sous forme de circulaire — ils contenaient des demandes de renseignements sur les œuvres sociales; 122 pasteurs répondirent. Mais de cette enquête aucun renseignement précis ne put être tiré. On pouvait conclure que le protestantisme agissait surtout par l'aumône et que, dans certaines localités, les protestants tenaient la tête pour les œuvres sociales laïques.

L'Association s'était fait représenter au « Congrès de la participation aux bénéfices » par M. Banzet et à celui du « Repos dominical » par M. Allier.

Elle avait déposé au groupe d'économie sociale à l'Exposition de Paris un exemplaire des règlements et de la brochure, compte-rendu de l'Assemblée de Nîmes. Le jury de la section lui décernait une médaille de bronze<sup>1</sup>.

L'Association s'était donc fait connaître; après sa première année d'existence, le nombre de ses adhérents des 280 était monté à 365 dont seulement 11 laïques. M. Comte pouvait donc juger ainsi l'influence de l'Association. « Si donc nous voulions connaître exactement » les résultats obtenus jusqu'à ce jour, il faudrait faire » le compte des articles de journaux et des revues que » les partisans de l'Association ou même ses adversaires » ont écrit sous son inspiration. Il faudrait visiter les » Eglises, voir les œuvres qu'elle a suscitées ou réveillées, il faudrait passer en revue les procès-verbaux » de nos réunions pastorales qui, dans ces derniers » temps, ont presque tous mis à leur ordre du jour

<sup>1</sup> Pour tous ces détails, voir le rapport du secrétaire, M. Comte, lu à l'Assemblée de Lyon.

» l'étude d'une question économique ou sociale, il  
» faudrait enfin pénétrer dans le cerveau de ses mem-  
» bres et de ses contradicteurs et tâcher de connaître  
» les réflexions qu'elle a suggérées, les préoccupations  
» qu'elle a fait naître, le trouble salutaire qu'elle a jeté  
» dans certaines consciences. Travail impossible. Il nous  
» est permis cependant d'après nos renseignements per-  
» sonnels et ceux qui nous ont été fournis par quelques-  
» uns de nos collègues, d'affirmer que notre Association  
» a été un ferment, un levain au sein de nos Eglises,  
» et que, grâce à elle, une bonne fraction du corps  
» pastoral a compris la nécessité d'assainir et de sancti-  
» fier par le souffle de l'esprit évangélique, les aspira-  
» tions troubles et souvent confuses<sup>1</sup> de nos contempo-  
» rains, vers un ordre social où règnerait plus de justice  
» dans plus d'amour et plus de liberté dans plus de soli-  
» darité<sup>1</sup>. »

Donc, en thèse générale, malgré les objections que son apparition avait soulevée, on peut dire que l'Association avait été bien accueillie du public protestant français, sa première année d'existence l'avait vu se développer et se fortifier, elle pouvait espérer en l'avenir.

## II. — Congrès de Lyon

Les 11, 12 et 13 novembre 1889 se réunissait à Lyon le 2<sup>e</sup> congrès de l'Association ?

Ouvert le 11 novembre au soir, par un sermon de M. Schulz sur « les deux justices », le congrès entendit le matin 12, le rapport de son président M. Fallot qui,

<sup>1</sup> *Ibidem.*

fatigué, ne put que lire un fragment d'un « journal d'un pasteur ». D'une façon souvent piquante s'y trouvaient exposés les motifs qui amenèrent un jeune pasteur à s'occuper des questions sociales.

Les délégués de différentes associations « Société française pour l'observation du Dimanche » M. Banzet ; « Association pour l'étude pratique des questions sociales de Genève » M. Rœhrich ; « Société de paix et d'arbitrage international » M. Hodgson Pratt ; « Croix Bleue » M. Rochat ; « La Fraternelle » M. Schœller ; « Société chrétienne suisse d'économie sociale » M. Necker, apportèrent le salut fraternel de toutes ces œuvres et l'affirmation de leur solidarité dans le but poursuivi par l'Association.

M. Gide fournissait un intéressant travail sur la coopération au point de vue chrétien, montrant l'influence moralisatrice de la coopération qui développe les sentiments de solidarité qui peuvent être un acheminement vers l'amour chrétien.

Il faut noter l'ordre du jour voté après la lecture de ce travail <sup>1</sup> « L'Association reconnaissant que la coopération seule tend à concilier les intérêts du capital et du travail et surtout à développer les sentiments de solidarité, invite ses membres à favoriser dans la mesure du possible les associations coopératives et l'Association sous toutes ses formes. »

M. F. de Pressensé exposait dans sa conférence « La transformation des idées économiques en Angleterre et en Allemagne. »

Le lendemain 13, M. le pasteur Trial lisait son rapport

<sup>1</sup> *Compte-rendu des travaux du congrès de Lyon*, p. 111.

« La question sociale, le paupérisme et la mendicité » il indiquait trois moyens de combattre la mendicité : maisons de convalescence ; secours suffisants réguliers pour vieillards ou infirmes ; maisons hospitalières qui les recueillent pendant qu'une société des bureaux de travail cherche un emploi.

M. F. Puaux formula le vœu que chacun des membres de l'Association étudiât dans la localité qu'il habite les obstacles qui s'opposent à l'observation du dimanche ; qu'on lui envoie les réponses, il s'engageait à fournir un rapport à la prochaine Assemblée.

L'Association sur la proposition de M. Puaux émit ce second vœu « qu'un Congrès des œuvres protestantes » consacrées à l'éducation comme à la protection de » l'enfance moralement abandonnée soit réuni dans le » courant de l'année 1890, de préférence à l'occasion » de la 3<sup>e</sup> Assemblée générale de l'Association. »

Ces vœux furent adoptés à l'unanimité.

« Les assemblées ont bien réussi, écrivait M. Fallot<sup>1</sup>, » c'est incontestable, nos journaux religieux ont été » unanimes à le constater..... le protestantisme semble » décidé à écouter l'Association. »

Cette assemblée, avait été en effet, très active, très assidue, une bonne entente n'avait cessé de régner, les membres oubliant leurs opinions personnelles différentes s'étaient rencontrés sur le terrain de l'étude en commun des questions que tous reconnaissaient comme importantes. Après ce congrès l'Association fut plus posée dans l'esprit du protestantisme. On la connaissait un peu plus ; par la lecture de ses comptes-

<sup>1</sup> *A propos des Assemblées de Lyon* — Fallot, *Christianisme pratique*. Année 1889-90, page 173.

rendus, par les articles de la Revue elle gagnait des sympathies. « Quand des hommes se lèvent<sup>1</sup> au nom de » Dieu, pour faire son œuvre, il faut autre chose pour » leur barrer la route que des indignations en sourdine, » de fines railleries ou de sottes calomnies. Pour avoir » raison de leurs efforts il s'agit de croire plus et de » croire mieux, sinon c'est peine perdue. »

Les publications se continuaient dans la *Revue de théologie pratique*, onze articles de fond, étudiant les sujets d'actualité les plus divers avaient paru ; la Revue tendait à devenir l'organe officiel de l'Association. A Lyon on avait en effet, émis le vœu d'avoir une Revue à soi ; on offrit 500 fr. à M. Chastand pour avoir 24 pages de la *Revue de théologie pratique*. M. Chastand fut très large et donna toujours 30 pages parfois 50, il demanda même que les 500 fr., la Revue se vendant bien, fussent réduits de deux tiers.

L'Association se rapprochait toujours plus des questions vitales économiques ; l'Assemblée de Lyon avait condamné le « laissez-faire, laissez-passer » des économistes orthodoxes — après le travail de M. Gide elle ne voyait que dans l'association, la solidarité — dont une forme est la coopération — le moyen de se libérer des servitudes du système économique actuel. Elle entraît décidément dans la voie des études pratiques après avoir montré au cours de la première année leur utilité. La même tendance se manifeste dans la Revue, elle n'est plus seulement l'organe de la théologie pratique mais du christianisme pratique, dont le domaine plus étendu permet à l'activité de mieux se déployer et qui tend de plus en plus à devenir le christianisme social.

<sup>1</sup> *Ibidem.*

Le mouvement prenait conscience de ce qu'il était et devait être et quelque temps avant le Congrès de Montbéliard M. le pasteur Néel pouvait écrire <sup>1</sup>. « Le protestantisme français s'honorera en se posant dans tous les domaines comme l'ami et parfois le champion du progrès. Il dissipera bien des préventions, s'il abandonne cette attitude, sinon réactionnaire, du moins timorée qu'on lui a parfois reprochée non sans raison peut-être, en face des progrès nécessaires et légitimes de l'ordre social, et si, tout en maintenant que le progrès moral est la source et la garantie de tous les autres, il se met résolument à la tête de ceux-ci pour les diriger à la lumière de celui-là. Que d'erreurs, peut-être sanglantes, il pourra épargner au progrès, s'il est fidèle à cette mission. »

Le progrès numérique de l'Association ne fut pas très grand cette année : de 365 le nombre de ses membres fut porté à 395 ; mais le mouvement qu'elle avait créé réussissait ; les journaux périodiques s'occupaient des questions sociales, la vente des comptes-rendus des Congrès de Nîmes et de Lyon — les articles de la Revue avaient fait leur œuvre. Si l'Association ne fondait pas des œuvres — ce n'était pas son programme de société d'études — elle en suscitait. Le Congrès de Montbéliard devait marquer nettement la position favorable de ce mouvement vers le christianisme social.

### III. — Congrès de Montbéliard

Le troisième Congrès de l'Association se réunit à Montbéliard les 13, 14 et 15 juillet 1890. Le milieu était

<sup>1</sup> *Revue de théol. pratique*, année 1889-90 (page 346).

favorable à ces réunions ; les industriels protestants de ce pays avaient déjà bien avant l'Association étudié ces questions et abordé leur solution pratique. Le christianisme social était là en terre amie. Aussi adjoignit-on des laïques au Comité. MM. Grüner, Peugeot, Sahler ; c'était un principe de laisser la place la plus large aux laïques dans l'Association, pour la rendre de moins en moins l'affaire des pasteurs ; car malgré tout ce qui avait été dit et écrit, l'accusation — que les pasteurs en s'occupant des questions sociales sortaient de leur rôle — subsistait toujours.

M. Minault présentait un travail sur « l'Assistance dans les campagnes, » M. Grüner sur « la responsabilité des accidents au point de vue chrétien. » Ces travaux donnèrent lieu à d'intéressantes et instructives discussions. M. Rochat introduisait le sujet suivant : « la participation aux bénéfices et les coopératives de production. » L'idée de solidarité commune aux membres de l'Association, se transformait dans le domaine économique en coopération et remportait les suffrages de la majorité des partisans de ce mouvement.

Des vœux divers furent émis : l'interdiction de la vente de journaux immoraux dans les gares (Turkheim).

La création de chaires d'économie politique dans les facultés de théologie (Bourély). — Ce vœu fut présenté aux Facultés qui ne le repoussèrent pas en principe, mais que leur budget interdisait de réaliser. On fit aussi cette objection que cette étude pourrait détourner des études théologiques.

L'Association créa un prix de 50 francs pour l'étudiant qui aurait fait le plus preuve de connaissances socia-

les — ces prix furent décernés l'année suivante dans les facultés de Paris et de Montauban.

Le Congrès entendait, enfin, M. Siegfried parler des « habitations ouvrières. »

M. de Boyve avait été élu président, M. Fallot avait donné sa démission pour raison de santé.

Le Congrès fit mieux encore que réfléchir et discuter, il alla s'instruire d'après les faits en visitant les *cercles industriels* de Valentigney et d'Audincourt.

La tendance sociale des préoccupations se montrait toujours plus en harmonie avec les événements contemporains, le côté économique des questions était fortement relevé, mais n'empiétait jamais sur l'importance du côté moral ou purement religieux ; il en paraissait seulement la conséquence logique. Des généralités un peu vagues du début, on en était arrivé à discuter des questions précises — techniques — les idées ayant fait leur chemin, les membres de l'Association s'étaient instruits, étaient au courant des problèmes, pouvaient les remuer avec profit. La crainte que l'on avait au début, d'être isolé, d'arriver peut-être trop tôt, d'être mal compris, était dissipée devant l'entente, la bonne volonté que l'on sentait régner dans les Congrès, et la foi, toujours forte, en la victoire de ce mouvement.

Les articles qui suivent dans la *Revue du christianisme pratique* sont un indice de ces préoccupations ; les questions ne sont plus seulement théoriquement traitées, mais des faits concrets, des œuvres sont présentés.

Citons « les lois d'Assurances ouvrières en Allemagne » de Comte ; « Dans les ténèbres de l'Angleterre » de Gide ; « Le socialisme chrétien en Angleterre » de

Bost ; « Les idées économiques de Tolstoï » de Gide ; « Œuvres des enfants moralement abandonnés » et « Œuvre de relèvement par le travail de Nîmes <sup>1</sup>. »

Les études de fond ne furent pas négligées pour cela, on ne peut songer à les citer ; mais toutes ont un caractère pratique sous l'influence des idées sociales. La Revue pourra bientôt mériter le titre de « Revue du christianisme social. »

#### IV. — Congrès de Marseille

Le 4<sup>e</sup> Congrès de l'Association se réunit à Marseille les 29 et 30 octobre 1891.

Le compte rendu qui en fut fait dans la « Revue du christianisme pratique » commence ainsi : « Le progrès » est décidément la loi de nos Congrès. D'une assemblée » à l'autre notre Association s'affirme toujours plus nettement et, sans oublier qu'elle est une société d'étude, » donne à ses travaux, en pénétrant dans le vif des » questions, un caractère toujours plus pratique <sup>2</sup>.

Les problèmes étaient abordés d'emblée, face à face dans ce Congrès. M. Fallot lisait un travail sur l'« organisation de la lutte contre la pornographie » — M. Puaux « le protestantisme et l'enfance moralement abandonnée ; » M. Comte « Résultats actuels et futurs de la coopération ; de Waddington « La question des heures de travail et la législation ouvrière appliquée en Europe aux femmes et aux enfants. » M. Æschimann, communication sur la « Maison hospitalière de Lyon. »

<sup>1</sup> Articles parus dans la *Revue du christianisme pratique*. — Année 1890-91.

<sup>2</sup> *Revue du christianisme pratique*. — Année 1891 (p. 356).

L'Association visita les « Maisons ouvrières » de Marseille et l'œuvre d' « Assistance par le travail. »

Le Congrès s'était augmenté dans de sérieuses proportions ; de 395 le nombre de ses membres s'était élevé à 500 — dont 302 pasteurs 163 laïques, 35 dames.

Les laïques comprenaient davantage leur rôle ; le reproche fait aux pasteurs de s'occuper des questions sociales avait eu comme réponse le reproche des pasteurs aux laïques de ne pas s'en occuper et le petit noyau des onze laïques du début s'était agrandi ; ce fait et le caractère toujours plus franchement social qu'elle revêtait montre bien la marche progressive de l'Association, du mouvement chrétien social dans le protestantisme.—

L'année 1892 fut consacrée par la « Revue du christianisme pratique » à une série d'études sur ce qui se faisait à l'étranger, soit comme mouvement d'idées, soit comme œuvres. La Revue, sauf une petite partie réservée aux questions de théologie pratique, était nettement la Revue du christianisme social.

M. Fuster y publiait un article, qui devait aboutir à une proposition au Congrès du Havre<sup>1</sup>. Il voulait qu'à l'exemple des catholiques, les jeunes gens protestants s'entendissent pour agir ensemble en poursuivant un but plus élevé cependant que celui qui consistait à canaliser les aspirations, la force des revendications ouvrières pour les faire aboutir à une confession religieuse comme le faisait le catholicisme. Il voulait un idéal plus haut qui permit aux jeunes gens de s'unir malgré les différences confessionnelles. « Les liens qui ratta-

<sup>1</sup> *Christianisme pratique*. — Ceux de demain. — 15 septembre 92.

» chent les protestants les uns aux autres, écrivait-il  
» dans cet article, sont assez lâches. Chaque jeune  
» homme vous le dira. Nous voulons qu'on nous aide à  
» agir sur un terrain nouveau. Il y avait, quoi qu'on en  
» ait dit, si grande urgence à le dire, que déjà les por-  
» tes nous sont ouvertes ailleurs où tous entreraient si  
» les nôtres les repoussaient, mais en laissant à la  
» porte leur manteau protestant. »

D'autre part M. Gounelle avait écrit un article sur  
« le devoir de l'Eglise envers la jeunesse » demandant  
la fondation d'unions chrétiennes qu'il étudiait dans un  
autre article. « Les bouées de sauvetage, les unions  
chrétiennes. »

Les jeunes gens avaient donc, les premiers, commencé  
l'agitation que l'Association et la Revue poursuivaient de  
concert, tout le monde sentait plus ou moins qu'il y avait  
quelque chose à faire. Un groupement régional, une  
petite association d'études, dans la grande s'était formé,  
le premier à Montbéliard.

Le groupement régional, formant foyer, centre d'où  
rayonnaient sans cesse les idées chères à l'Association,  
dirigé par un sous-comité, était une première chose  
qui manquait encore. Il fallait aussi un agent dont la  
mission serait de répandre ces idées et d'éveiller l'inté-  
rêt pour ces questions : « Reconnaissons que notre acti-  
» vité a été presque nulle, si l'on ne considère que les  
» choses que l'on voit<sup>1</sup>. Et, du reste, il est difficile  
» qu'il en soit autrement aussi longtemps que nous  
» n'aurons pas un agent spécial dont la mission serait  
» de visiter les Eglises et de pousser nos amis à la fon-

<sup>1</sup> *Compte-rendu du Congrès du Havre.* — « Rapport du Secrétaire. »

» dation de groupes locaux pour étudier les questions  
» sociales en tenant compte des exigences de chaque  
» milieu. »

L'Association était, en effet, trop restreinte et trop vaste ; trop restreinte pour le but très grand qu'elle se proposait : de remuer tout le protestantisme de façon qu'il agisse, de le secouer pour qu'il se rende compte, de l'instruire pour qu'il sache que faire ; l'Association ne pouvait suffire à cette œuvre. Elle était d'un autre côté trop grande pour pouvoir être réellement une vraie société d'études, il aurait fallu pour cela qu'elle pût se réunir plus souvent. Ce qu'elle pouvait était d'ordre plus général : elle pouvait dresser le bilan de ce qui se faisait en France dans le protestantisme dans ce sens, y aider d'une façon générale, grouper de haut et diriger les bonnes volontés, mais l'œuvre directe, l'étude même devait être confiée à titre de préparation aux groupements régionaux s'organisant et étudiant spécialement en vue des questions régionales.

La « Revue du Christianisme pratique » n'était pas davantage suffisante comme organe, il aurait fallu son équivalent dans chaque région, une publication régionale répondant aux besoins locaux. Elle avait pourtant reçu de M. de Vogüé un excellent témoignage, il écrivait dans la Revue des Deux-Mondes : « Cette revue rédigée  
» dans la solitude de Vals par un jeune pasteur de mé-  
» rite avec la collaboration de MM. Allier et Gide ferait  
» honneur à plus d'une grande ville. »

---

## CHAPITRE II

---

### Création de Sous-Comités régionaux

---

#### V. — Congrès du Havre

Les 7 et 8 juin 1893 se tenait au Havre le cinquième congrès de l'Association.

Après le discours d'ouverture de M. de Boyve, président, sur le parti collectiviste et la lutte à engager, diverses communications ont lieu. M. Tholozan présente « l'Œuvre des cercles populaires de Nîmes ». M. Fuster soumet à l'Assemblée le vœu, précédemment formulé, dans le « Christianisme pratique », d'un groupement de la Jeunesse protestante et demande la création d'un sous-comité parisien de l'Association.

Le vœu suivant fut voté à cette occasion : « L'Association, après avoir entendu la communication de M. Fuster sur le groupement de la Jeunesse protestante, exprime sa vive sympathie aux jeunes membres parisiens de cette Association et décide de confier aux membres de son comité habitant Paris, le soin de fonder dans cette ville un sous-comité de notre Association qui soutiendra leurs études et leur œuvre de rapprochement social, et qui, sans se rattacher directement à aucun groupe confessionnel, ne seraient pas en désaccord avec l'esprit protestant de l'Association.

» Le projet de statuts de ce sous-comité sera soumis à  
» l'approbation des membres du Comité de l'Association<sup>1</sup>. »

Les travaux du congrès furent : « La loi du travail d'après l'Écriture Sainte » de M. Babut, « la responsabilité civile de l'homme devenu père en dehors du mariage » de M. Sabatier avec un contre-rapport sur le même sujet de M. Aguilera, « les Associations ouvrières en Amérique » de M. de Billy, « la phthisie pulmonaire et les logements insalubres » de M. le docteur Gibert.

A la suite de la lecture de ces travaux, le congrès émit un vœu favorable à la recherche de la paternité et engagea ses membres à créer une agitation pour saisir l'opinion publique de cette question et modifier les lois dans ce sens ; il décida d'envoyer le rapport de M. Sabatier à tous les pasteurs.

Le second vœu fut celui-ci : « que les pouvoirs publics mettent le plus tôt possible en discussion la loi sur la santé publique dont le rapporteur a été M. Langlet<sup>2</sup>. »

M. Georges Berger clôturait la session par une conférence sur « les caisses de retraites ouvrières ».

Sur la marche de l'Association de 1894 à 1895, M. Comte disait : « Plusieurs causes nous ont empêchés d'avoir » une activité bien considérable durant l'année écoulée. » Le caractère particulier de notre société impose » beaucoup de prudence, dans une année comme celle-ci, où l'abominable attentat de Caserio et le progrès » du socialisme révolutionnaire ont irrité les esprits

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès du Havre* (p. 35).

<sup>2</sup> *Compte-rendu du congrès du Havre*.

» contre tous ceux qui s'occupent des questions sociales<sup>1</sup>. »

M. Comte nous paraît un peu pessimiste en ce qui touche l'activité de l'Association. Les idées marchaient cette année-là peut être plus que jamais. Le nombre des articles, plus de trente, parus dans la Revue semble le témoigner. On cherche à montrer que partout le protestantisme s'occupe de ces questions, qu'il les considère comme très importantes et qu'il tâche de les résoudre ; on propose des solutions, on indique des orientations, en tout cas, on appelle à l'œuvre.

Le vœu que M. Fuster formulait au Havre s'était réalisé, on avait fondé des sous-comités et on leur avait donné des statuts ; leur autonomie était respectée ; ils étaient dirigés par les laïques.

« L'Association étant une société d'études ne professe  
» comme telle d'autre credo que l'Evangile de justice, de  
» solidarité fraternelle, de liberté. Les opinions les  
» plus diverses ont droit de se manifester dans son  
» sein, *pourvu qu'elles n'aient rien de contraire ni en*  
» *elles-mêmes, ni dans leur manifestation à l'esprit de*  
» *Jésus-Christ et du protestantisme...* » Le comité et  
» les sous-comités ne peuvent, *comme tels*, fonder au-  
» cune œuvre sociale proprement dite et par consé-  
» quent ne peuvent être rendus responsables des œu-  
» vres sociales (cercles ouvriers, sociétés de mutualité,  
» coopératives, etc., etc.), que leurs membres ou res-  
» sortissants auraient fondées de leur initiative privée.

» Ceux-ci, de leur côté ne sont pas autorisés dans  
» ce cas à se présenter comme mandataires de l'Asso-

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès de Montauban. — Rapport du secrétaire (p. 28).*

» ciation ni à engager en aucune façon sa responsabilité<sup>1</sup>. »

Le premier sous-comité avait été fondé à Montbéliard. Le deuxième fut fondé à Nîmes (décembre 1893). Il était dans un milieu très favorable; les protestants nimois s'étaient occupés de ces questions bien avant la fondation de l'Association. M. de Boyve avait créé deux coopératives « l'Abeille » et « la Renaissance »; après le congrès de Lyon une « Assistance par le travail » avait été installée, on organisait à ce moment une « Société d'habitations salubres à bon marché<sup>2</sup> ».

Le troisième sous-comité fut fondé à Paris, sa formation fut assez rapide. Ses membres se réunissaient tous les mois pour discuter une question sociale<sup>3</sup>.

On se rattacha à « la Fraternelle » et l'on se servit de son local pour des conférences, là Société ne créa pas d'œuvres, mais poussa les jeunes gens des Facultés à entreprendre l'œuvre des « Cercles d'étudiants et d'ouvriers » pour aider matériellement les ouvriers et les relever moralement, pour les instruire et s'instruire à leur contact. On était près de lui adjoindre un « secrétariat du peuple » avec un médecin et un avocat en permanence.

Un quatrième groupe se constituait dans l'Ardèche avec un sous-comité.

M. Chastand écrivait : « Un fait réjouissant est la fondation de groupes régionaux. Le jour où en France, ces groupes, fils émancipés mais toujours respec-

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès de Montauban.* — Rapport du secrétaire (p. 31).

<sup>2</sup> *Compte-rendu du congrès de Montauban.* — Rapport de M. Trial (p. 54).

<sup>3</sup> *Compte-rendu du congrès de Montauban.* — Rapport de M. Allier (p. 57).

» tueux, des principes de l'Association, se seront multipliés au point de pouvoir envoyer au congrès annuel des délégués régulièrement élus, le protestantisme social aura une représentation effective et autorisée<sup>1</sup>. »

À part cet agrandissement intérieur de l'Association du côté des laïques, elle restait stationnaire, les pasteurs ne s'y adjoignaient plus guère, M. Gouth, décidément pessimiste dans ce congrès de Montauban, disait : « C'est bien à tort que l'on s'effraie en disant que le corps pastoral se plonge dans le gouffre des questions sociales. S'il y tombe, s'il s'y noie un jour ce sera pour s'être endormi sur le bord.<sup>2</sup> »

Mais les jeunes gens voulaient travailler et les laïques avaient compris leur devoir ; l'Association comptait 600 membres dont 220 laïques et 43 dames.

On avait publié une notice sur l'Association dans le « Livre d'Or » pour l'exposition de Chicago. La section française s'étant retirée on transporta les documents à l'exposition de Lyon où l'Association obtint une seconde médaille de bronze.

## VI. — Congrès de Montauban

Les 13 et 14 novembre 1894 se réunissait à Montauban le sixième congrès de l'Association.

M. Bianquis présentait le rapport suivant : « la lutte contre l'alcoolisme », suivi d'un contre-rapport complémentaire de M. Benoît Germain.

<sup>1</sup> *Revue du Christianisme pratique*, année 1895 (p. 50).

<sup>2</sup> *Compte-rendu du congrès de Montauban*. — Rapport du secrétaire (p. 36).

Le congrès, après la lecture et la discussion de ces deux rapports formula ce vœu : « Le congrès<sup>1</sup>, considérant qu'il y a un devoir impérieux pour tout citoyen français à prendre part à la lutte contre l'alcoolisme,

» Recommande la « Société de tempérance de la Croix-Bleue », nécessaire à un relèvement de buveurs,

» Recommande, en outre, pour arriver à créer un mouvement d'opinion, la fondation de « Sociétés anti-alcooliques » et où l'on s'engage à s'abstenir totalement de boissons distillées. »

M. Gide lisait un travail remarquable « l'expropriation collectiviste », M. Cazalet, de Bordeaux présentait à l'Association les trois œuvres des « Bains à bon marché », « de l'Assistance par le travail », des « Habitations à bon marché » de Bordeaux.

Le sous-comité de l'Ardèche avait émis le vœu que l'Association établît une « Œuvre des conférences » pour faire pénétrer l'esprit de l'Association dans le protestantisme.

Par décision de l'Association le comité put organiser, avant le congrès suivant, des conférences et publier des traités. M. Gaufrès faisait une conférence sur « la protection de l'adolescence ». La visite des membres du congrès au « Cercle populaire », et à la « Maison paternelle » clôturait ses assemblées.

Le congrès s'était séparé sous l'impression qu'il fallait agir plus que jamais contre l'esprit du matérialisme collectiviste et l'alcoolisme et que pour cela il fallait recruter des alliés. Les jeunes gens dont les volontés

<sup>1</sup> *Ibid.* (p. 135).

étaient désorientées et sans but pouvaient être un auxiliaire précieux une fois qu'on leur aurait donné la route à suivre, le but à réaliser.

La Revue du Christianisme pratique, à côté de ses études habituelles consacra des articles de propagande dans lesquels le côté spiritualiste et individualiste, était relevé et affirmé vis à vis du socialisme niveleur et matérialiste, mais non d'une façon exclusive et aux dépens du christianisme social. L'Association travaillait aussi ; elle organisait les comités régionaux. Débordé de travail, le comité dut s'adjoindre un agent général, M. le pasteur Sibleyras. Les études sociales avaient fait des progrès et comme elles étaient à l'ordre du jour à peu près partout l'Association avait à travailler encore plus. Dans le domaine de la pratique, du relèvement social on avait engagé la lutte contre l'alcoolisme et l'immoralité publique, ce n'était plus le cri d'alarme jeté dans les premiers congrès, c'était la marche à l'ennemi qui devait se faire sûrement.

Une fois organisés les comités régionaux se mirent résolument au travail.

Celui de Nîmes <sup>1</sup> avait donné naissance à une société anti-alcoolique qui s'était affiliée à la « ligue nationale contre l'alcoolisme et à la « ligue pour le relèvement de la moralité publique. — Une « Association des habitations à bon marché » avait soumis son règlement au Conseil d'Etat — « L'Assistance par le travail », progressait, enfin la « Société d'économie populaire » qui en 1885, sur l'initiative de M. de Boyve, avait provoqué la réunion du premier des Congrès coopératifs — tenu à

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès de Bordeaux* — Rapport de M. Trial, (page 35).

Paris — s'occupait sans relâche des questions sociales.

A Paris <sup>1</sup> les hommes d'action répartis entre « la Fraternelle » et le cercle de la rue de Vaugirard étaient bien résolus à agir, mais M. Allier abandonnant Paris, le cercle Vaugirard languissait et serait mort sans M. Wagner. M. Allier de retour en 1889, les choses allèrent mieux. L'attentat de Vaillant (1893) fit impression sur la jeunesse, des jeunes gens de bonne volonté s'offrirent spontanément à M. Allier. On ramassa de l'argent et rue du Château, à Plaisance, on loua une salle. M. Bouchor s'intéressa à cette œuvre. Il fallut bientôt un plus grand local, en 1894 on se transporta rue des Fourneaux. Ce « cercle d'ouvriers » prospéra ; le samedi on y donnait de petites soirées de famille, le mardi et le jeudi des consultations, des lectures comme rue de Vaugirard — Ces œuvres ont toutes un cachet universitaire.

A Lyon-Vaise, M. Mathieu Teissier fondait sur les mêmes bases une société analogue.

L'Association avait donc bien travaillé cette année-là. M. Gouth pouvait dire dans son rapport au congrès de Bordeaux <sup>2</sup> : « Il ne faudrait pas croire que notre Association n'ait pas d'activité en dehors de ses Assemblées annuelles. Il en est d'elle comme d'une source intermittente ; à intervalles réguliers elle jaillit en splendides gerbes écumantes qui attirent les curieux et la foule ignorante admire et ne sait pas que le lent travail d'accumulation des eaux est la condition absolue d'existence de la source elle-même. »

<sup>1</sup> *Compte-rendu du Congrès.* — Rapport de M. Gaufres, (page 40).

<sup>2</sup> *Ibidem* (page 26).

## VII. — Congrès de Bordeaux

Les 16, 17, 18 et 19 octobre 1895 se réunissait à Bordeaux le 7<sup>e</sup> congrès de l'Association.

Le congrès entendit les rapports de M. Allier sur « la désertion des campagnes » avec un contre rapport de M. Moziman, de M. Ch. Robert sur « la juste répartition des fruits du travail ». Il recevait des communications diverses d'œuvres et s'instruisait par les faits mêmes : M. G. Faure « Société de prévoyance et de secours en faveur des veuves et des orphelins de pasteurs », M. Siliman, « Société de prêt gratuit de Bordeaux; » M. Ch. Robert. « La participation aux bénéfices dans les maisons Leclaire, Godin et Laroche-Joubert. » M. Vieljeux « Société scolaire de secours mutuels de La Rochelle » — M. Cazalet « Société bordelaise des habitations à bon marché » — M. Æschimann « Assistance par le travail à Lyon. » — Nous donnons cette énumération de rapports pour montrer à quel point l'Association était désireuse d'étudier, non pas en général, des théories mais la pratique, — de préparer les volontés actives par des connaissances pratiques techniques qui puissent aussitôt se réaliser dans l'activité journalière.

L'Association délégua M. Allier et M. Gaufres pour la représenter au Congrès de l'Alliance coopérative internationale de Paris en 1896.

Le congrès visita l'exposition de Bordeaux, où « l'Association » avait obtenu une médaille d'argent, il fut reçu par M. Hausser président de la « Société philomathique. »

M. Wagner parlait enfin, dans sa conférence du « Devoir actuel de la jeunesse française » et clôturait par un

vibrant appel ces quelques jours de réunions si instructives par les rapports, les communications présentés et les discussions qui avaient suivi. Comme l'année précédente le Congrès finissait en s'occupant de la jeunesse.

C'est à la jeunesse que fut consacrée la Revue pendant l'année 1896. Elle s'ouvrit par un « Appel » de MM. Chastand et Gounelle qui se répercuta, d'article en article, comme d'écho en écho pendant toute l'année. La Revue appelait les jeunes, c'est qu'elle avait arboré son vrai drapeau, qu'elle s'était baptisée de son vrai nom « Revue du christianisme social » et que quelques abonnés de la première heure avaient cru devoir désertter une cause qui semblait devenir compromettante. Un instant l'existence même de la Revue fut compromise. « Nous avons sonné au drapeau. Cela a suffi. Nos amis » sont devenus plus chauds, nos collaborateurs plus zélés.<sup>1</sup> »

Il semble en effet qu'il y ait à partir de ce moment-là dans la « Revue » une atmosphère de liberté, de franchise enfin complète, que créait l'aveu du but poursuivi, atmosphère que l'on ne respirait pas quand la Revue s'intitulait : « Christianisme pratique ». Cela tient à ce que la Revue cherchait sa voie et ne voulait y entrer que l'ayant bien trouvée. Elle devait devenir une « tribune de jeunes pour les jeunes », et bien que sa marche fut parfois rapide, la ligne tracée à l'avance ne devait jamais être abandonnée : l'orientation vers un « christianisme plus jeune, intelligent, actif, vers le Christianisme social »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Chastand — *Christianisme social*, 15 janvier 1897.

<sup>2</sup> *Ibid.*

En 1877, à l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation, la Revue exposait son « modeste passé » et son programme d'avenir basé sur ce qu'elle était à ce moment là. Elle avait fait une enquête qu'elle publia sur la « Mission du protestantisme en France » et s'occupait spécialement de la « lutte sociale contre les ennemis de la jeune fille » qui attendait le pendant : celle contre les ennemis des jeunes gens. Enfin dans les articles intitulés « Choses à faire » elle indiquait les ligues anti-alcooliques, la ligue françaisé de la moralité publique, la propagande chrétienne parmi les ouvriers, comme trois domaines dans lesquels devaient se faire sentir les activités protestantes soucieuses d'une réforme sociale. Les questions sociales étaient donc remuées, étudiées, pratiquement indiquées — « De congrès en congrès, » écrit M. Gouth<sup>1</sup>, nous avons eu la joie de voir l'opinion se modifier en faveur de nos idées. L'individualisme farouche fait place peu à peu à un esprit social, » qui accepte mieux l'intervention de la collectivité » pour dégager les individualités opprimées. » — Dans le domaine pratique, en effet, des œuvres sociales se fondaient : unions chrétiennes, cercles de jeunes gens, sections locales.

L'Association avait vu son labeur récompensé par une médaille d'or obtenue à l'exposition de Rouen. Elle avait fait son chemin depuis ses origines ; l'œuvre réussissait malgré les obstacles qu'elle avait eu à vaincre et dont le plus tenace fut peut-être l'indifférence ; elle avait des correspondants et des amis dans tous les coins de la France ; elle s'étendait de proche en proche

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès de Rouen* — Rapport du secrétaire.

sur le protestantisme, établissait partout des sentinelles vigilantes prêtes à donner l'alarme et combattre dès le moindre danger. Cet état d'esprit peut être constaté par deux faits d'ordre matériel : la vente plus fructueuse des comptes-rendus du congrès de Bordeaux et le nombre des adhérents, qui s'élevait à 700 dont 393 pasteurs, 237 laïques, 70 dames.

L'Association avait été, pendant ces dix premières années, toujours fidèle à son programme et se trouvait prête à le continuer avec autant de vigueur et de conséquence que par le passé.

---

## CHAPITRE III

---

# Nomination de la Commission d'action

---

### VIII. — Congrès de Rouen

Du 29 juin au 2 juillet 1897, le huitième congrès de l'Association se réunissait à Rouen.

Le rapport principal de ce congrès fut celui de M. Wuarrin : « Le socialisme nécessaire et le collectivisme » qui tint deux séances et fut très longuement discuté. M. de Courteville présenta un travail sur les « cercles populaires ». On entendit les communications de M. Comte sur « La verrerie aux verriers de Rive-de-Giers » ; de M. Vermont sur « l'émulation chrétienne », société de secours mutuels de Rouen ; de M. Lesouef sur « l'ouvrier agricole dans le pays de Caux » ; de M. Sautter sur « les unions chrétiennes ».

M. Gide termina le congrès par un travail magistral sur le « Devoir colonial ».

Avant de se séparer, les congressistes étaient allés visiter les œuvres sociales ou de bienfaisance de Rouen. Ce congrès avait été digne des précédents mais plus mouvementé grâce aux discussions sur le collectivisme. M. Roberty lui adressait un éloge mérité, lorsqu'il disait dans son toast à la Bouille<sup>1</sup> : « Quand une telle œuvre

<sup>1</sup> *Compte-rendu du congrès de Rouen* (p. 190).

» est faite par des hommes tels que vous, au cœur chaud,  
» à la conscience huguenote et à la volonté ferme, c'est  
» toujours l'intérêt d'une église de s'éclairer de leurs  
» lumières et de se réchauffer de leur flamme. »

La propagande pour ces idées sociales se continua plus active que jamais jusqu'au congrès de Nîmes en 1900.

La Revue remettait en discussion les questions vitales de son programme, les retournant sous toutes leurs faces. Il semble, en effet, que dans ces derniers temps les questions sociales aient eu moins de crédit qu'auparavant (une recrudescence d'objections faites au christianisme social s'était produite), et que l'indifférence et la mauvaise volonté aient pu être assez puissantes pour entraver l'essor de ce mouvement.

Il ne faut pas s'étonner, outre mesure, de cet état d'esprit, d'indifférence ou de mauvaise humeur vis-à-vis de ce mouvement. Les représentants du christianisme social agissent et se remuent beaucoup pour la défense et la diffusion de leurs idées. Les esprits étaient agités et énervés par les malheureux événements dont souffrait ces dernières années la patrie. Ils avaient jeté le trouble dans l'Etat, dans les communes, dans maintes familles, ils n'avaient pas épargné l'église. Un besoin de tranquillité, d'apaisement s'était fait sentir et quand les chrétiens sociaux venaient dire « vous dites paix, paix là où il n'y a point de paix », on leur répondait : « et oui, hélas, il n'y a pas de paix, mais un moment de répit, nous n'en pouvons plus. »

L'activité morale ne s'était cependant pas ralentie ni interrompue; des conférences sociales et morales avaient été données en assez grand nombre; les cercles d'ouvriers, de jeunes gens et œuvres semblables s'étaient

augmentés, on avait de sérieux progrès à enregistrer dans la pratique.

Le christianisme social avait, enfin, gagné une victoire lors des conférences fraternelles de Lyon, on avait nommé dans ces réunions une « *Commission d'action morale et sociale* » qui était comme une reconnaissance officielle par l'Eglise, de l'existence du christianisme social.

Depuis longtemps on désirait autre chose qu'une réunion pour l'étude de ces questions ; nous avons vu que dès le début, lors de la fondation de l'Association, plusieurs auraient voulu faire de cette œuvre une société, non seulement d'étude, mais de pratique sociale. Le besoin d'union pour la pratique s'était fait, depuis, de plus en plus sentir. Au congrès de Rouen — en 1897, — à la fin de la discussion sur son rapport « le socialisme nécessaire et le collectivisme », M. Wuarin s'exprimait ainsi : « Chaque année disparaissent quelques-uns de » ces faits qui ont créé le collectivisme. C'est donc assez » discuter, il vaut mieux passer à l'action. Vous, les col- » lectivistes ou les demi-collectivistes restez ce que » vous êtes et proclamons tous le grand principe de la » liberté des espérances. Que chacun cherche à réaliser » son idéal et travaille à faire le bien tel qu'il le con- » çoit. Il y a assez à faire pour tous dans le champ des » réformes sociales, des efforts économiques, moraux, » religieux ; travaillons tous ensemble, dans les choses » où l'union est possible et nous verrons qu'elle l'est » sur plus de points qu'on ne le croit. Mais pour mar- » cher il faut cesser de discuter, il faut chercher en » commun des terrains où nous pourrons nous rencon- » trer pour travailler.

« M. Comte — j'appuie de toute mon énergie sur ce  
» qui vient d'être dit : il faut se mettre à l'œuvre. »

La Commission d'action fut le premier pas vers ce groupement. Elle fut nommée sans discussion, sans débats par la « Conférence fraternelle » des délégués des 104 consistoires de l'église réformée de France : « Ce  
» qui résulte, écrivait M. Fulliquet<sup>1</sup>, de l'examen même  
» superficiel de ces documents (procès-verbaux de la conférence), c'est que plusieurs membres de la Conférence  
» sont venus à Lyon avec le besoin pressant et le désir  
» arrêté de faire nommer une commission spéciale chargée d'organiser l'activité morale et sociale des Eglises  
» évangéliques de France; que cette proposition n'a rencontré aucune résistance déclarant ouvertement ses  
» raisons et ses motifs, mais simplement une opposition  
» tacite chez quelques-uns; qu'en revanche elle a été  
» adoptée sans enthousiasme, mais sans regret, par  
» une énorme majorité de l'Assemblée. En conséquence  
» l'origine de la Commission c'est le désir et le besoin  
» de quelques-uns. Il faut savoir gré à ces hommes de  
» l'à-propos de leur intervention et il faut être reconnaissants envers l'Assemblée ecclésiastique qui l'a  
» reconnue bonne, bien fondée; mais il ne faut chercher la signification réelle de cette nomination ni dans  
» les habiletés des intrigues ou des compromis ecclésiastiques ni dans une conviction généralement admise de sa nécessité, mais bien uniquement dans les  
» dispositions de quelques-uns qui souffraient dès longtemps de son absence. »

Ce désir d'entente est né de causes diverses : de

<sup>1</sup> *Christianisme social*, juillet 1900. — Rapport présenté aux réunions régionales d'Alais.

l'intérêt porté à la jeunesse, du discrédit du protestantisme et de l'influence catholique qui le combat, de l'athéisme socialiste, du danger que présente le besoin de jouissances sensuelles qu'il exprime. Remarquons que ces causes, modifiées (non pas tant dans leur fond que dans leur forme) par les événements qui se sont écoulés depuis, sont à peu près les mêmes que celles qui donnèrent naissance au mouvement lui-même, en sorte que l'on a pu dire avec juste raison que la Commission était la « fille de l'Association » et plus justement encore la « sœur cadette », leur mère commune étant l'Eglise.

La Conférence envoya une circulaire à tous les présidents de consistoire pour leur faire part de la nomination de cette Commission. La Commission se réunit pour la première fois les 3 et 4 janvier 1900 à Paris et fit parvenir aux pasteurs de France une circulaire — indiquant la composition définitive de son Comité, et son organisation qui correspondait au programme dressé en vue du but qu'on lui avait assigné et qui avait déterminé sa naissance.

La Commission comprenait quinze membres, y compris le bureau<sup>1</sup>. Elle se subdivise en : 1° *un bureau d'enquête*, qui doit se rendre compte de ce qui a été fait et de ce qui est à faire; ce bureau adressait un questionnaire détaillé à tous les pasteurs sur les trois points suivants : Ce qui se fait sur le terrain moral et social ; ce que l'on souhaite faire; l'aide que l'on peut offrir à la Commission.

<sup>1</sup> Voici les noms des membres du bureau : Président, M. Babut, de Nîmes; vice-présidents, MM. L. Monod, église libre de Lyon, de Bœk, professeur à Bordeaux; secrétaire, M. Fulliquet, pasteur à Lyon; trésorier, M. Steiner Dolfus, à Paris.

2° *Un bureau de propagande et de conférences* qui porte son activité sur trois points principaux : organisation dans les églises de groupes d'activité morale et sociale, convocation de congrès régionaux, conférences pour la défense ou la propagation du protestantisme.

3° *Un bureau de la presse* qui agira dans la presse politique pour redresser les torts faits au protestantisme et dans la presse protestante pour donner les indications nécessaires. Il pourra convoquer des congrès de la presse protestante ; s'occuper des catalogues de bibliothèques paroissiales, provoquer des concours sur des sujets actuels.

La Commission demandait des aides dans les églises pour la seconder dans son travail à titre de correspondants officieux. Le comité d'action ne devait pas dispenser les églises d'agir, mais pousser au contraire à l'action en la facilitant.

La Commission se réunissait à Nîmes pour la deuxième fois en mars 1900, lors de la session régionale d'Alais qui avait entendu le rapport de M. Fulliquet, M. Gounelle présentait un rapport très détaillé sur « la réforme du diaconat<sup>1</sup> ».

A la suite de ces deux sessions la Commission a reconnu que la double tâche qui s'imposait était d'une part la réfutation, au moyen de courtes brochures, des calomnies semées surtout par la presse catholique ; d'autre part l'organisation d'une campagne contre l'alcôolisme.

Elle insistait sur ce fait : qu'il ne fallait pas se contenter de parler, de discuter mais qu'il fallait cher-

<sup>1</sup> *Christianisme social*, juillet 1900.

cher les bonnes volontés, individu par individu, les grouper et les faire agir dans quelque œuvre sociale.

Par là la Commission remplissait son but qui est de faciliter l'action en indiquant le mode d'action préférable et les moyens à employer.

M. Gouth la saluait en ces termes au dernier congrès de l'Association à Nîmes : « Grande est donc notre » joie autant que notre espoir; la Commission nouvelle va offrir un appui précieux à ceux qui sont déjà » dans la mêlée, à ceux qui ont ouvert la voie où vont » entrer maintenant les forces vives du protestantisme.

» Ainsi sera activée cette « œuvre d'évangélisation indirecte » que nous visions en constituant l'Association<sup>1</sup> ».

### IX. — Congrès de Nîmes

Les 13 et 15 mars 1900, se tenait à Nîmes le neuvième Congrès de l'Association.

M. Quiévreux présentait un rapport sur les « Solidarités » de Lille et de Roubaix qui sont les maisons d'évangélisation du christianisme social, la pratique la plus complète des principes de ce mouvement, M. W. Monod sur « la Solidarité » de Rouen. M. Gouth disait<sup>2</sup> de ces deux séries d'œuvres : « C'est l'esprit » même de l'Association qui les fait ainsi agir et parler. » Je crois donc pouvoir remercier au nom de l'Association toute entière et remercier profondément ceux de » nos collègues qui essayent ainsi d'une méthode nouvelle pour arriver à atteindre, à toucher ceux qui ne

<sup>1</sup> *Compte-rendu du Congrès de Nîmes, 1900.* — Rapport du secrétaire (p. 35).

<sup>2</sup> *Ibidem* (page 82).

» viennent pas dans nos temples. Ils méritent toutes  
» nos félicitations, tous nos vœux, tous nos encourage-  
» ments : l'Association est avec eux. »

M. Merlin lisait un travail sur « Les règles de l'assu-  
rance ouvrière » ; M. Sarrut sur « la condition légale  
de la femme en France. »

M. Chastand parlait au nom du « Signal », M. Babut  
au nom de la « Commission d'action. »

M. Comte avait choisi comme sujet de sa conférence  
« La pénétration des classes. »

M. W. Monod clôturait le Congrès par une magnifique  
et substantielle prédication : « Le royaume et la justice  
de Dieu. »

Le mouvement du christianisme social a donc jusqu'ici  
réussi. Son évolution peut être marquée par trois stades  
principaux. Il a d'abord, à peu près jusqu'au Congrès  
de Montbéliard, peu à peu forcé l'opinion à reconnaître  
sa légitimité, il s'est imposé par la persévérance de ses  
efforts, par l'ardente foi qui animait ses propagateurs ;  
c'est lui qui a le plus fait pour reformer l'unité de la  
grande famille protestante, scindée en deux, en se pla-  
çant sur le terrain essentiellement pratique.

Ensuite il s'est développé et s'est prolongé dans tous  
les points de la France avec ses sous-comités et les  
œuvres sociales qu'il a créées.

Il a enfin reçu, avant le Congrès de Nîmes de 1900,  
une façon de consécration officielle en provoquant la  
nomination de la « Commission d'action. »

Quel avenir lui est-il réservé ? Pour répondre à cette  
question dans la mesure du possible, il faut rechercher  
quelle est la vie qui l'anime, quel est le principe de son  
existence et de son progrès. Nous avons vu grandir et

se fortifier le corps, il faut que nous sachions quelle est l'âme. C'est là que se trouvera, en effet, le gage de sa durée où l'indice de sa perte.

Mais si le vieil adage est vrai « *Mens sana in corpore sano*, » nous pouvons espérer trouver dans ce corps robuste et actif une âme vivante et saine, un esprit bien portant et viril.

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

### EXPOSÉ

---

## Les principes du mouvement

---

Il est assez malaisé, dans un mouvement qui revêt un caractère social, c'est-à-dire dont les tendances sont essentiellement pratiques, qui, par conséquent, peut réunir dans l'action des hommes d'opinions très diverses, de trouver un ensemble de principes assez complet pour former un rudiment de doctrine commune nécessaire cependant pour l'action et d'une généralité assez étendue et nourrie pour satisfaire le plus grand nombre d'esprits possible.

Le christianisme social n'a pas de confession de foi, de dogmatique, du moins officielle, aussi ne faut-il pas essayer d'en trouver une dans les divers articles de ses organes ou dans les compte-rendus des Congrès de l'Association.

Mais il en a quelques principes généraux, riches en contenu, un programme reconnu et accepté de tous ses partisans : ce sont ces principes que nous essayerons de dégager.

Ces principes n'ont pas été formulés en une seule fois,

au début du mouvement, mais le principe fondamental, la base une fois posée, les autres en ont été déduits logiquement par la force même des choses. L'évolution de ces principes fut rapide, (du moins du côté moral et religieux, du côté économique l'incertitude, fort justifiable en pareille matière, règne encore) les chrétiens sociaux sont des hommes d'action qui, une pensée une fois exprimée et reconnue juste la poussent logiquement, courageusement jusqu'au bout, quitte à paraître des rêveurs ou des utopistes.

Cette évolution ne se fit pas dialectiquement, d'une façon abstraite, par le simple jeu de la pensée mais sous la pression, à l'école des événements. La pratique précéda toujours la théorie, en tout cas, la théorie fut toujours vérifiée par la pratique. Il ne pouvait en être autrement. Pour faire une théorie pratique il faut la vivre, l'expérimenter, l'effectuer, la réaliser de façon concrète dans les faits. L'événement juge la valeur de la théorie (nous sommes ici dans le domaine moral et religieux et nous parlons de théories, de principes de relèvement).

La concordance des principes et de l'action, la convenue de la théorie aux faits sera donc le critérium qui nous permettra de prononcer sur la vitalité de ce mouvement ou sur sa ruine. Mais ceci est encore plus difficile à juger ; étant donné le peu de recul que nous avons, une extrême circonspection est nécessaire pour ne pas porter un jugement que son caractère prématuré rendrait peut-être faux, dont il infirmerait en tout cas la valeur.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### Notion du Royaume

---

La base sur laquelle repose l'édifice du christianisme social est formée de deux éléments qui s'unissent et se pénètrent l'un l'autre comme la pierre et le ciment des fondations d'une construction solide qui doit pouvoir résister au vent du large ou à la tempête des hauteurs.

Le premier, relevant de la pensée spéculative, produit de la réflexion est l'affirmation théologique que « *le Royaume de Dieu doit se réaliser ici-bas.* »

Le deuxième a son origine dans le cœur, dans la volonté: il est objet de foi « *le royaume de Dieu pourra seul apporter la paix* » à la place de la guerre qui divise actuellement la société, il est le salut individuel et social.

» *La notion du Royaume de Dieu devient le centre de toutes nos préoccupations ecclésiastiques, morales, catéchétiques et dogmatiques.....* Le Royaume de Dieu est un merveilleux organisme qui se réalise à travers les siècles; à la fois esprit et société, il est la grande Puissance d'où sort tout ce qui subsistera.<sup>1</sup> »

M. Fallot formulait ainsi en 1889 la première thèse  
**Le Royaume de Dieu doit se réaliser ici-**

<sup>1</sup> *Christianisme social*, Gounelle : Notre programme religieux (p. 15).

**bas.** « Que ta volonté soit faite sur la terre. *Sur la*  
» terre entendez-le bien et non pas dans les nuages,  
» *sur la terre*, dans cette fange humaine dont votre  
» piété s'échappe à tire-d'ailes. Oui gloire à Dieu, sa  
» volonté sera faite sur la terre, sur toute la terre;  
» non-seulement dans l'étroite enceinte des églises,  
» non-seulement dans les sacristies qui sentent le  
» moisi, mais sur toute la terre, partout où le soleil envoie  
» ses rayons, sur toutes les grèves que bat l'Océan, en  
» tout lieu où souffre et pleure une créature humaine<sup>1</sup>. »

Cette idée de la réalisation terrestre du royaume de Dieu a une double origine; elle est entrée dans le christianisme social par M. Fallot héritier d'Oberlin; elle est le fruit de l'étude de la notion du royaume de Dieu.

Oberlin voulait une pénétration toujours plus intime du profane et du religieux, de l'humain et du divin; ce n'était pas seulement quelques réformes qu'il réclamait au nom du christianisme, mais il tendait à supprimer l'antithèse du profane et du sacré. Toute la vie humaine, tous les rapports des hommes entre eux devaient être compris sous la catégorie de religion. Le christianisme en action, c'était pour lui toute la vie. Les moindres actes, les plus humbles, planter un arbre, arroser des fleurs, relever une muraille étaient pour lui des actes religieux, qui se traduisaient et aboutissaient à une adoration. N'est-ce pas le même point de vue que l'on retrouve dans les paroles de M. Quiévreux<sup>2</sup>: « Quand » nous travaillons à guérir les ivrognes et à modifier

<sup>1</sup> *Revue du Christianisme pratique* septembre 1889: Pourquoi je m'occupe des questions sociales » (page 68).

<sup>2</sup> *Compte-rendu du congrès de Nîmes*, 1900. Les Solidarités (page 73).

» dans un sens conforme à l'esprit de Christ la loi sur  
» les cabarets, sur la recherche de la paternité ou sur le  
» travail féminin, ou encore à former des coopératives,  
» nous entendons faire œuvre religieuse. A une certaine  
» profondeur toutes ces formes de l'activité procèdent de  
» la même source et tendent à un même but : car elles  
» procèdent de Christ et tendent au Royaume de  
» Dieu. »

« A une certaine profondeur » dans la conscience chrétienne qui dans un élan d'amour confiant reconnaît partout la main paternelle de Dieu, veut coopérer à son œuvre, fidèle à la pensée du Maître lorsqu'il disait des corbeaux « Dieu les nourrit <sup>1</sup> ».

Cette habitude de considérer tout acte de la vie « sub specie æternitatis » nous dirions bien plus volontiers « paternitatis » ne rendait pas triste et contemplative la religion d'Oberlin ; elle lui donnait un nerf, une vigueur, une activité bien portante et pratique, une santé toujours joyeuse, dont le christianisme social semble avoir hérité et qui lui fut précieuse dans les commencements.

En réfléchissant sur la notion même du Royaume, l'idée de *réalisation terrestre* s'imposa toujours plus dans la pensée des partisans du christianisme social.

M. Fallot écrivait en 1889 <sup>2</sup> : « Si les hommes ne sont  
» pas frères, de quel droit invoquent-ils Dieu comme  
» père ? Etrange famille que celle où les enfants pré-  
» tendent s'ignorer les uns les autres tout en se récla-  
» mant du même Père ! plus étrange père que celui qui

<sup>1</sup> Luc 12, 24.

<sup>2</sup> *Revue du Christianisme pratique*, septembre 89. : Pourquoi je m'occupe des questions sociales ?

» se résigne à avoir des enfants qui vivent étrangers les  
» uns aux autres. Un père sans famille, quelle paternité  
» au rabais !

» Et je compris soudain que c'était là la paternité  
» à laquelle par notre manière de penser et de voir  
» nous avions condamné Dieu jusqu'ici. Dans nos ser-  
» mons, du haut de la chaire nous affirmons cette pater-  
» nité. Une fois le culte terminé, elle s'évapore ; tout,  
» dans nos actes, dans nos mœurs, dans nos lois et dans  
» nos institutions lui fait échec et la réduit à néant. »

Le royaume de Dieu c'est le royaume du Père, dès  
lors semble-t-il, la notion de paternité de Dieu aurait  
dû impliquer la notion du royaume de Dieu terrestre par  
la fraternité comme conséquence. Il n'en était rien. De  
la notion de paternité on tirait seulement le salut indi-  
viduel, égoïste, le salut de l'homme comme s'il était isolé  
ou seul au monde ; et cette façon de voir permettait,  
dans la vie concrète et pratique, tous les égoïsmes ca-  
pitalistes, considérait seulement la misère et non ses  
causes, faisait une vertu de l'aumône et justifiait par la  
prédication qu'on en faisait le jugement des matérialistes  
collectivistes en disant que le prêtre a toujours été  
« le chien de garde du capital ». Le royaume de Dieu,  
notion essentiellement sociale devenait l'espérance la  
foi en la vie de l'au-delà.

« Quand notre honnêteté fait mine de s'alarmer <sup>1</sup>, nous  
» rassurons notre honnêteté par des raisonnements dé-  
» bordants de piété. Sur la terre, impossible. Au ciel,  
» à la bonne heure. Des lèvres nous prions « *que ta*  
» *volonté soit faite sur la terre comme au ciel* ». Au fond

<sup>1</sup> *Ibidem.*

» du cœur nous pensons « que ta volonté soit faite non  
» pas sur la terre mais seulement au ciel. Cela suffit sim-  
» plement. Une paternité pour rire sur la terre !

» Un ciel pour consoler Dieu de la banqueroute de  
» son œuvre ici-bas ». M. Fallot et après lui tout le  
christianisme social refuse de croire à la paternité de  
Dieu pour l'homme tant que la fraternité ne sera pas  
établie. « La réalité de la fraternité sur la terre, ajoute  
» M. Fallot, proclamera la réalité de la paternité dans  
» le ciel ».

Les premières réflexions sur cette notion relèvent im-  
médiatement de l'Evangile et non pas de Paul. Si l'on  
remonte directement à la pensée de Jésus, d'après les  
trois synoptiques, on se trouve devant une double  
donnée : celle qui résulte du rapport de Jésus et de son  
Dieu, celle qui découle de sa vie avec les hommes ; le  
nom général de ces deux faces est amour, les deux noms  
spéciaux : paternité et fraternité. Pour Jésus le salut  
sera de mettre sa vie en harmonie avec ces deux buts,  
de réaliser sur terre, d'objective par la fraternité le  
sentiment subjectif de la paternité — l'état de la société  
dans lequel ces deux buts seront atteints sera l'état de  
justice tel que Dieu le demande, ce sera le Royaume :  
une société dans laquelle la justice, c'est-à-dire les rap-  
ports voulus de Dieu, s'établiront, fraternels pour les  
hommes, paternels pour Dieu.

Ce sont ces idées que M. W. Monod développait dans  
le sermon qu'il prêcha à Nîmes, à l'occasion du neuvième  
congrès de l'Association. « Cherchez premièrement le  
Royaume et la justice de Dieu et toutes les choses vous  
seront données par surcroît ».

« Nous déclarions que Jésus n'a pas voulu dire  
» cherchez premièrement le ciel, cherchez première-  
» ment la paix de l'âme et cela est exact. Il a dit cherchez  
» premièrement la terre nouvelle où la justice habitera;  
» mais il savait qu'en cherchant premièrement le royaume,  
» nous trouverions secondement le ciel et la paix de l'âme.  
» L'assurance de la félicité future et la possession de la  
» sainteté actuelle sont deux trésors sans prix, mais leur  
» valeur est telle précisément que Jésus indique le meilleur moyen de les acquérir. Et ce moyen c'est de recher-  
» cher premièrement le Royaume et la justice de Dieu<sup>1</sup>. »

Cette revendication de la première place pour le Royaume dans les préoccupations humaines, s'explique dans le christianisme social par une réaction contre la tendance individualiste en religion qui en méconnaissait l'importance, mais elle n'est pas une réaction contre l'individu.

« Le développement de l'individualité n'est pas la même chose que le développement de l'individualisme ;  
» c'est même précisément le contraire..... l'individualisme d'un être quelconque se développe en raison inverse de sa vie pour un autre et en raison directe de sa vie pour autrui<sup>2</sup>. »

Le principe sur lequel repose cette conception est le principe de la *solidarité* et c'est maintenant que l'on arrive à la conception paulinienne qui n'est qu'une explication, reposant sur la notion de solidarité, non plus de la théorie du Royaume de Dieu de Jésus mais de Jésus lui-même, de sa vie, de la solidarité faite chair.

Jésus avait apporté une théorie, c'est elle que nous

<sup>1</sup> *Compte-rendu du Congrès de Nîmes*. Sermon (page 196).

<sup>2</sup> *Revue du Christianisme pratique*, 15 mai 1890. Gide : Nouvelle école.

avons examiné jusqu'ici, il fit plus — et c'est là ce qui le met infiniment au-dessus de tout novateur : c'est qu'il a vécu sa théorie, qu'il en a été victime en se donnant lui-même comme preuve sanglante de sa vérité.

« La croix a déplacé l'axe de l'histoire — les évangiles » annoncent un nouvel ordre de choses : le Royaume de » Dieu ; saint Paul prêche quelque'un, Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

La révélation de l'amour est contenue dans les trois synoptiques, elle est expliquée et assimilée pour l'individu dans Paul : l'amour s'est incarné, il s'est fait chair, Christ est l'homme-solidarité : « Christ n'est pas seule- » ment l'homme-Dieu ; il est aussi l'homme-humanité.

» Saint Paul met ce mot sur nos lèvres par la doctrine » du second Adam ; les évangiles font plus que cela ils » nous montrent l'homme nouveau à l'œuvre ici-bas. Nous » le voyons, nous l'entendons, nous lisons dans les » profondeurs de son âme, son image nous possède, son » exemple nous entraîne. La doctrine si belle qu'elle fût » n'eût pas suffi, il la fallait vécue, vivante, sensible à » tous. Il fallait pour que saint Paul pût prêcher avec fruit » la solidarité divine et humaine que l'homme solidaire » de Dieu et des hommes eût vécu ici-bas et que son por- » trait nous eût été conservé tout palpitant de vie <sup>2</sup>. »

La vie entière du Christ ne fut consacrée qu'à une seule chose : la prédication de l'Evangile : l'annonce de la venue du Royaume de Dieu, il l'a établi en germe dans sa personne, la vision splendide du Royaume des cieux s'est réalisée, concrétisée une fois ici-bas dans la personne du Christ. Pour établir le Royaume de Dieu ici-bas en soi, hors de soi l'homme ne sera donc plus seul ; pour venir à

<sup>1</sup> *Qu'est-ce qu'une église.* Fallot (page 19).

<sup>2</sup> *Ibidem* (page 21).

bout de cette gigantesque tâche : aimer son Dieu, aimer ses frères, il s'unira par la foi à Christ; fasciné par la puissance de Sa vie l'homme s'abimera dans le Christ. » « Ce n'est plus moi qui vis c'est Christ qui vit en moi » dit Paul. Il se solidariserait avec lui et par là et dans la même mesure avec Dieu et avec ses frères. Chaque homme ferait ainsi et nous formerions alors le corps du Christ l'ensemble de ceux qui considèrent Dieu comme père, les hommes comme des frères par la foi en Christ. Le principe, le lien qui unit étroitement cette gerbe humaine c'est la solidarité.

« Solidarité et religion sont deux termes synonymes, » plus que cela : identiques. Nous affirmons l'indissolubilité des deux commandements qui résument tout : » la loi, les prophètes et l'Evangile « tu aimeras le » Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme » et de toute ta pensée », « tu aimeras ton prochain » comme toi-même ». Ce ne sont pas deux lois différentes, dit Jésus, *c'est la même chose*.

« Nous croyons que Dieu est *notre Père* et que nous » sommes *tous frères* et nous essayons dans nos études » de comprendre ce que cela veut dire. Dès qu'on commence à comprendre on est obligé de s'occuper de » questions sociales<sup>1</sup>. »

La parenté de ces idées avec celles de M. Fallot est évidente<sup>2</sup>. En 1888, au premier Congrès de Nîmes, M. Fallot avait déjà exposé le principe de la solidarité dans sa théorie de *l'homme social*.

L'homme pour se développer, pour vivre a *besoin de*

<sup>1</sup> *Revue du Christianisme social*, 15 janvier 1897. (Page 13).

<sup>2</sup> Voir *Pourquoi je m'occupe des questions sociales*. — « *Revue du Christianisme pratique* ». Septembre 1889.

*s'associer* (solidarité) autrefois ce besoin se traduisait par une sorte de *communisme instinctif*, c'est lui qui donna plus tard naissance à l'*Etat*, qui le régularisa et le dirigea. Maintenant l'individu voudrait s'affranchir de la tutelle de l'Etat il voudrait être libre, non pas de tout devoir, mais de choisir librement selon sa conscience et d'effectuer, par l'*association libre*, l'idéal librement établi.

L'idée de solidarité fut enfin magistralement développée par M. Gide<sup>1</sup>. L'importance et l'intérêt de la citation excusera sa longueur.

« L'individualité d'un être quelconque se développe  
» précisément en raison inverse de la vie pour soi-  
» même et en raison directe de la vie pour autrui.

» Voulez-vous que nous descendions à ces limbes  
» obscures de la vie où l'individualité n'apparaît encore  
» qu'à l'état d'ébauche ? Nous pourrions dire que le  
» premier signe de son apparition c'est la différence des  
» sexes : mâle ou femelle voilà le premier degré de l'in-  
» dividualisation. Mais à quoi correspond ce premier  
» degré de l'individualisation ? au dédoublement d'un  
» être en deux autres qui vont désormais se chercher  
» pour s'unir et s'aimer, si ce n'est pas profaner le  
» nom d'amour que de l'appliquer à ces obscurs com-  
» mencements ! Si nous nous élevons sur l'échelle de  
» la vie pour chercher un degré d'individualisation su-  
» périeur, nous remontrons ce que les naturalistes ap-  
» pellent les « mammifères »... Que signifie ce nom de  
» mammifère ? un animal qui donne son lait, c'est-à-  
» dire une portion de soi-même à ses petits, après l'a-

<sup>1</sup> *Revue du Christianisme pratique*, 15 mai 1890. — La nouvelle école (page 328 sq.).

» voir longtemps nourri de son propre sang : un animal  
» qui a une famille, qui vit par conséquent pour d'au-  
» tres que pour lui : — progrès de l'individualité,  
» progrès de la vie pour autrui.

» Mais laissons l'histoire naturelle et passons à l'his-  
» toire de l'homme, suivons-le dans les diverses phases  
» de l'évolution sociale. Le voici qui, encore sauvage,  
» fonde une famille. Pert-il par là son individualité ?  
» Nullement, il la développe au contraire en devenant  
» père ou mère de famille : sa personnalité s'agrandit  
» en quelque sorte à la mesure de ce cercle nouveau  
» dont il est le centre et qui sous le régime patriarcal  
» devient une quasi-royauté. Mais son individualisme  
» diminue son indépendance : il ne vit plus désormais  
» comme l'homme isolé, pour lui : il est obligé de leur  
» donner, et au sens figuré et au sens littéral du mot,  
» une portion de sa personne, de son temps, de son  
» travail, de ses peines. Faisons un pas de plus. Le  
» voici membre d'une cité, d'une tribu, d'un clan : son  
» individualité ne diminue pas : elle s'accroît dans ce  
» rôle nouveau : mais il ne pourra plus vivre d'une  
» vie purement individualiste : il lui faudra désormais  
» vivre pour sa cité, pour sa tribu, pour son clan,  
» vivre pour elle et au besoin mourir pour elle.... —  
» Encore une étape : le voici citoyen d'une nation  
» grande ou petite. Il ne perd pas en individualité, il  
» grandit, au contraire. C'est un accroissement d'indivi-  
» dualité que de pouvoir se dire, avec un légitime or-  
» gueil, comme le citoyen romain, *civis Romanus sum*.  
» Mais prends garde citoyen ! à ton élévation en grade  
» vont correspondre de nouveaux sacrifices de ton indi-  
» vidualisme, de nouvelles diminutions de ton indépen-

» dance : tu auras à payer de toutes façons, de ton  
» temps comme juré par exemple, de ta bourse, comme  
» contribuable, de ton travail dans telle ou telle fonc-  
» tion gratuite, de ton sang comme soldat ; tu connais  
» tras d'autres soucis que ceux de la famille, les angois-  
» ses patriotiques, qui font les cheveux blancs ; tu  
» auras peut-être, citoyen romain comme Curtius, à te  
» précipiter dans le gouffre ouvert, citoyen suisse  
» comme Arnold de Winkelried, à faire entrer toi-même  
» dans ta poitrine les lances ennemies ! Et si tu  
» veux monter plus haut encore, au plus haut degré  
» où ton individualité puisse atteindre, devenir Homme,  
» dans le sens le plus large et le plus complet du mot,  
» ce ne sera qu'autant que tu pourras répéter avec le poète  
» *Homo sum humani nihil a me alienum puto* c'est-à-dire  
» qu'autant que tu auras le cœur assez large pour qu'il  
» puisse battre à l'unisson de millions de cœurs d'hom-  
» mes. Et s'il a pu se manifester dans ce monde, il y a  
» dix-huit siècles, un homme, un seul, qui, quelque  
» soit d'ailleurs l'opinion que l'on puisse avoir sur sa  
» nature divine, a pu être salué par tous comme le  
» type le plus parfait de l'individualité humaine, le chef  
» d'une humanité nouvelle, le second Adam comme  
» l'appelaient ses disciples, le *Fils de l'Homme*, comme  
» il s'appelait lui-même, de quel prix a-t-il donc payé ce  
» titre de *Fils de l'Homme* ? En se donnant à tous les  
» hommes, en portant dans une solidarité terrible les  
» misères et les péchés non pas seulement de son  
» peuple : le peuple d'Israël, non pas seulement de  
» tous ceux juifs et gentils qui vivaient de son temps  
» mais de tous les enfants de la race humaine nés ou  
» à naître. Maximum d'individualité, maximum de

» sacrifice ! Et c'est ainsi que du bas en haut de  
» cette échelle mystérieuse qui va de l'échelon le plus  
» infime de la vie animale au sommet de l'humanité, du  
» protozoaire à Christ, nous voyons de degré en degré  
» l'intensité de la vie se mesurer à la capacité du sacri-  
» fice et l'éminence de la personne au déclin de l'indi-  
» vidualisme ! « Celui qui donne sa vie pour moi la  
» retrouvera... »

« Elle est donc grande déjà cette solidarité : mais elle  
» ne l'est point encore assez. Elle deviendra telle un jour  
» que nul ne pourra devenir riche sans que tous ne  
» soient enrichis, que nul ne pourra devenir pauvre sans  
» que tous ne soient appauvris ; telle qu'il n'y aura plus  
» une minute de joie pour les heureux de ce monde  
» aussi longtemps qu'il restera un seul misérable au  
» près ou au loin. Eh quoi ! si nous étions tous un seul  
» corps n'en serait-il pas ainsi, et quand le tranchant  
» de l'acier pénètre dans la poitrine, toutes les fibres  
» du corps n'en tressaillent-elles pas ? Or, nous som-  
» mes un seul corps : H. Spencer, A. Schoëfle le dé-  
» montrent en de gros volumes, mais longtemps avant  
» eux et plus simplement saint Paul l'avait dit<sup>1</sup>. Oui,  
» nous sommes un même corps et notre destinée est de  
» le devenir tous les jours davantage. Savoir cela, c'est  
» toute la science ; vouloir cela, c'est toute la vie. »

En vertu du principe de la solidarité l'établissement  
du royaume de Dieu est notre premier devoir puisqu'il  
comprend à la fois le salut individuel et social ; il est  
l'ensemble des hommes solidaires, de ceux qui peuvent

<sup>1</sup> « Quoique nous soyons plusieurs nous sommes un seul corps en Christ et nous sommes chacun en particulier les membres les uns des autres. » — « En effet, aucun de nous ne vit pour soi-même et aucun de nous meurt pour soi-même. » (Rom. 13, 5 — 14, 7).

répéter avec Paul : « Ce n'est plus moi qui vis c'est Christ qui vit en moi », des hommes sauvés et sauveurs.

« Je ne veux pas aimer tantôt l'homme et tantôt » Dieu, vivre d'une vie laïque pendant la semaine et » vivre d'une vie sacrée durant le dimanche. Je n'ai » qu'une âme et cette âme n'a qu'un idéal : vivre ! Si » j'aime les hommes, j'aime Dieu — si j'aime Dieu, j'ai- » me les hommes. Cessez donc d'opposer comme con- » traire les pôles d'une même vérité. Ne me dites plus » qu'il faut choisir entre le service de Dieu et le ser- » vice des hommes, entre le couvent et le commerce et » montrez-moi que je peux servir, à la fois et mon père » céleste et mes frères <sup>1</sup>. »

C'est là la religion pénétrant tout, la doctrine du royaume le fondement d'un mouvement de réaction contre l'individualisme religieux exclusif.

En résumé : au point de vue subjectif — celui de la paternité — la réalisation terrestre du royaume s'impose par la fraternité comme conséquence — au point de vue objectif, celui de la fraternité, il est la seule réalité sociale — donc le Royaume, en germe dans la foi individuelle en la paternité, épanoui dans la foi sociale en la fraternité doit bien se réaliser ici-bas puisqu'il doit et ne peut se réaliser que par la fraternité.

Cette notion du *royaume de Dieu terrestre* avait une portée pratique plus grande que l'ancienne conception du *royaume de Dieu-ciel* ; elle ruinait la tendance à faire de la *croissance* en la paternité divine le fond même du salut individuel elle apportait la vraie notion de

<sup>1</sup> W. Monod, *Il régnera* (page 263).

la *foi vie*, réalisation en nous de la paternité divine, hors de nous de la fraternité humaine ; elle donnait comme limites à l'évangélisation les limites même de la vie humaine.

En effet, **la notion du royaume de Dieu terrestre s'appuie sur la foi en la toute puissance du Royaume pour apaiser les conflits qui éclatent actuellement sous nos yeux.**

« Qu'est-ce que la volonté du père ? Sinon le plus grand bien de la famille humaine ? C'est le plus grand bien qui prévaudra dans tous les domaines de l'activité : à l'atelier, dans le bureau du négociant, dans le laboratoire du savant. Les droits de l'humanité seront proclamés dans les codes établis dans les mœurs, sanctionnés par les institutions <sup>1</sup>. »

Cette affirmation de la foi en une rénovation de la société par l'Evangile garde toujours un accent prophétique chez les partisans du christianisme social ; la vision d'allégresse que provoque l'espérance en une terre renouvelée où la justice habitera se fixe toujours en une ébauche très pâle, sans doute, à peine esquissée de la société rêvée. Mais si l'on se plaît à décrire le rêve ce n'est que pour se retremper pour l'action. Le but grandiose rend l'action virile et forte. « Notre programme religieux <sup>2</sup> est profond comme l'abîme de l'esprit, immense comme le chemin du salut, vaste comme les horizons indéfinis, élevé comme l'échelle lumineuse qui de la terre touchait aux cieux et pourtant comme elle il repose positivement sur notre terre, partant

<sup>1</sup> *Pourquoi je m'occupe des questions sociales.* « Christianisme pratique » septembre 1889.

<sup>2</sup> *Christianisme social*, 15 janvier 1887.

» de notre sol maudit pour monter de degré en degré  
» jusqu'au trône de Dieu. »

Cette foi du christianisme social, n'est pas une simple vision, un rêve, c'est un devoir qu'il faut accomplir, une œuvre qu'il faut réaliser.

« En rentrant dans une nouvelle période d'études  
» et de travail nous regardons avec confiance vers l'a-  
» venir car nous sommes certains que notre œuvre est  
» surtout..... l'œuvre de l'avenir<sup>1</sup>. »

Puisque le Royaume de Dieu est la réponse définitive que l'humanité donne aux questions posées sur son but, ses efforts et sa raison d'être, puisque la prédication du Royaume, si elle est acceptée, peut mettre fin aux conflits que les questions sociales ont fait éclater de nos jours dans la société, la tâche pressante de chaque chrétien, de chaque sauvé par le Christ est de devenir à son tour « *Sauveur* » et d'établir par là le Royaume, se basant sur la certitude de sa foi. « Oh ! savoir que  
» le monde, tel que nous le connaissons, aura une fin ! Et  
» savoir que cette fin ne sera pas une catastrophe, mais  
» la réalisation d'un idéal divin ! Savoir que la création  
» tend vers son but, et que l'humanité marche vers  
» Christ et que Christ nous entraîne vers Dieu ! <sup>2</sup> »

<sup>1</sup> Chastand, *Christianisme social*, 15 janvier 1897, (p. 6).

<sup>2</sup> W. Monod, *Il règnera*, (p. 275).

---

## CHAPITRE II

---

# Conséquences pratiques de la notion du Royaume

---

Le Royaume de Dieu réalisé ici-bas tel est le but, la raison d'être de l'humanité. C'est le port où la barque humaine pourra rentrer à pleines voiles en sûreté, où la tempête ne soufflera plus.

La notion du royaume est avant tout une notion synthétique. « Nous ne sommes ni *individualistes* ni *socialistes* au sens exclusif de ces mots, mais nous cherchons avec persévérance et nous entrevoyons déjà, dans l'idée évangélique du Royaume de Dieu la synthèse de l'individualisme et du socialisme<sup>1</sup>. »

Le christianisme social n'est, en effet, pas du socialisme. « *Nous sommes chrétiens avant d'être socialistes... nous sommes des socialistes individualistes*<sup>2</sup>. » Le Christianisme repose sur l'individu, mais ne peut trouver son épanouissement que dans la société — voilà pourquoi le socialisme vraiment chrétien reposera toujours sur l'individu.

Le christianisme social, reposant sur la doctrine du Royaume, nous apparaît donc comme un essai de synthèse entre le socialisme et l'individualisme contre les-

<sup>1</sup> *Christianisme social*, 15 janvier 1897 (p. 16).

<sup>2</sup> *Christianisme social*, 15 janvier 1897, Notre modeste passé (page 16).

quels il a réagi tout d'abord en affirmant le salut social en face de l'individualisme religieux et le principe individualiste de la liberté chrétienne vis-à-vis des doctrines sociales comme le collectivisme.

§ I. *La prédication du salut individuel est insuffisante*

Ce fut une des causes qui amenèrent l'apparition de ce mouvement que la constatation de l'insuccès, dans beaucoup de cas, de la prédication du salut individuel et de l'inefficacité de l'action individuelle directe par l'Evangile appliqué à la rénovation de la société. « N'a-  
» vous-nous pas trop négligé cette action indirecte  
» sur les masses, pour nous préoccuper uniquement de  
» l'action directe ? Ne sommes-nous pas souvent juste le  
» contraire de ce qu'il faudrait, pas assez directs pour  
» amener nos auditeurs chrétiens à la conversion, trop  
» directs en prêchant la conversion à des âmes non pré-  
» parées ?..... Nous voulons trop vite nourrir le peuple  
» de la « viande forte » des Ecritures au lieu de com-  
» mencer par réveiller sa conscience morale et de cher-  
» cher un point de contact entre nous et lui dans le  
» sentiment de la justice fraternelle qui nous est  
» commun <sup>1</sup>. »

Le salut, d'ailleurs, c'est la délivrance du péché or le péché n'est pas seulement individuel mais social « *toute responsabilité est à la fois et indissolublement individuelle et sociale*<sup>2</sup>, » c'est là une loi de la solidarité. Il faudra donc que la prédication du salut s'adapte au péché pour le combattre efficacement.

<sup>1</sup> *Revue de théol. pratique*, 15 juillet 1887 (p. 18).

<sup>2</sup> *Christianisme pratique*, 15 novembre 1894 (p. 337).

## § 2. *Création de milieux favorables*

Le Christianisme social accentue la prédication sociale, pour l'effectuer *il crée des milieux favorables à l'éclosion de la vie religieuse*<sup>1</sup>.

Dans certains milieux, en effet, la prédication directe du salut est totalement inefficace, le mal est implanté trop solidement, ce ne sont pas même des milieux *immoraux* mais *anormaux*. Etant donnée, d'autre part, la loi de solidarité il est inutile, le plus souvent d'agir sur l'individu si l'on n'agit pas sur les milieux; enfin certaines réformes ne peuvent se faire que par une action directe sur le milieu.

De là, la nécessité de créer des milieux dans lesquels ces œuvres sont entreprises : œuvre de moralité, de mutualité, de rapprochement social, d'éducation, de relèvement individuel, et d'agir sur les institutions.

Cette prédication du salut social n'interdit pas la prédication du salut individuel toutes les fois qu'elle est possible; comment le ferait-elle puisque c'est sur elle qu'elle s'appuie ?

« Ce n'est pas en dénigrant le christianisme individueliste que nous ferons avancer l'œuvre de Dieu, »  
» mais en conservant avec un soin jaloux les affirmations qui ont fait sa force...

» Les hommes de Dieu qui nous ont précédés ont »  
» cru d'une foi profonde au prix infini de l'âme humaine »  
» et ils ont agi en conséquence. Dans quelles misé- »  
» rables fondrières n'irions-nous pas nous enliser, si, tout »  
» absorbés par les intérêts de la vie collective, nous

<sup>1</sup> Voir le compte-rendu du congrès de Nîmes. *Les Solidarités*, rapport de M. Quiévreux.

» néglignons le soin des âmes, et si le souci des institutions à réformer et à fonder nous faisait perdre de vue la conversion des pécheurs!<sup>1</sup> ».

C'est le souci de la conscience individuelle qui détermine ces entreprises sociales.

« Nous sommes persuadés que sans la conscience individuelle, le don total de l'individu au Christ et à son Royaume, il n'y a pas de fondement solide à une meilleure organisation sociale<sup>2</sup>. »

L'action du Christianisme social n'a pas d'autre but que de faire des chrétiens, mais, là où l'évangélisation directe échoue, « l'évangélisation indirecte » selon l'expression de M. Gouth, s'impose. Or c'est le droit à l'évangélisation indirecte que l'on réclame, le droit de faire pour les sauvages de nos pays civilisés, ce que les missionnaires du Lessouto font pour les indigènes de l'Afrique.

Donc : réaction contre l'individualisme exclusif et création de milieux sociaux capables de faire naître des individualités chrétiennes tels sont les deux premiers principes corollaires, pratiques, qui découlent de la notion terrestre du Royaume de Dieu.

### § 3. Réaction contre le libéralisme et le collectivisme

Insistant par contre sur l'individualisme normal épanoui dans la solidarité, le Christianisme social exerce une réaction contre les principes des deux écoles économiques : les libéraux et les collectivistes.

Le laissez-faire, laissez-passer est condamnable car il

<sup>1</sup> *Ibidem* (p. 130). Lettre de M. Fallot.

<sup>2</sup> *Ibidem*. *Les Solidarités* (p. 45).

présuppose la lutte pour la vie ; or s'il est quelque chose de contraire à l'Évangile, c'est ce principe de la lutte pour la vie ; l'Évangile prêche la solidarité entre les hommes qui doivent s'entraider comme des frères. « La » lutte pour la vie nous apparaît comme une forme de » l'égoïsme directement contraire à la loi du Christ qui » est la loi de l'amour fraternel<sup>1</sup>. »

L'école libérale semble ériger en règle l'individu libre, or en réalité elle l'immole, car que peut l'individu isolé ? L'association, sous quelque forme que ce soit, est nécessaire pour la vie ; si les faibles ont besoin de la protection des forts, les forts bien souvent ne pourraient rien sans le concours des faibles.

Le collectivisme, s'il n'a pas du tout, en tant que théorie économique, l'approbation du Christianisme social a pourtant des représentants qui seraient sympathiques à ce mouvement.

Le collectivisme repose, en effet, sur la conception optimiste de la nature humaine qu'il croit foncièrement bonne mais déformée par la société. « Ce qui nous sé- » pare du collectivisme c'est sa conception de l'homme<sup>2</sup>.

» Il en est resté à la philosophie de J.-J. Rousseau et » considère l'homme comme naturellement bon et la » société mauvaise. Nous avons appris et nous consta- » tons qu'il y a quelque chose de gâté dans l'homme » comme dans la société. Et c'est pourquoi nous croyons » à la nécessité d'une rédemption individuelle et sociale. » Pourtant nous devons ajouter que si cette philoso- » phie de Rousseau est, de fait, l'inspiratrice du collec- » tivisme actuel, elle n'est pas en principe inhérente à

<sup>1</sup> Compte-rendu du congrès de Nîmes, 1900 *Les Solidarités* (p. 68).

<sup>2</sup> *Ibidem*, Note (p. 71).

» l'idéal communiste de la société. Les premiers chré-  
» tiens étaient communistes par amour, et ils croyaient  
» au péché originel. »

Le christianisme social s'entendrait avec ceux des collectivistes qui atténuent l'accent mis sur la lutte, la haine de classes et le matérialisme qui l'accompagne, en gardant ce qui en est soutenable, à leur point de vue, un communisme moral, base économique d'une société future dans laquelle les iniquités sociales n'existeraient plus. Ils le feraient volontiers car « ce matérialisme n'est pas inhérent à la doctrine économique. » Et nous entrevoyons, au contraire, une belle tâche à accomplir pour ceux qui, partageant, dans le domaine économique, les idées du parti ouvrier, s'efforceraient de lui faire comprendre que son idéal social suppose un esprit de justice et de fraternité, qui, non seulement ne peut provenir que de la morale du Christ, mais même de la transformation des consciences par son Esprit. L'idéal communiste loin de reposer sur le matérialisme, n'est réalisable que par des disciples authentiques du Christ <sup>1</sup>. »

Se basant sur son principe optimiste, le collectivisme croit qu'il suffirait d'un changement dans les lois pour recréer une société nouvelle dans laquelle l'égalité des conditions reparaitrait enfin et chasserait l'inique état de choses actuel. La réalisation stricte de ce principe amènerait un régime de caserne dans lequel le pouvoir omnipotent réglerait l'activité de chacun de ses membres et ruinerait par là l'individu, en supprimant sa liberté au profit de la collectivité. C'est contre ce nivelle-

<sup>1</sup> Compte-rendu du congrès de Nîmes, 1900 *Les Solidarités* (p. 69).

ment des individus au nom de l'égalité que réagit le Christianisme social au nom de la liberté.

§ 4. *La doctrine économique du Christianisme social*

La doctrine économique du Christianisme social n'est pas encore formulée.

« Nous proclamons *la solution religieuse de la question économique et politique s'impose, il faut la chercher...* Nous chercherons la solution religieuse des questions sociales dans la conversion, dans les réformes morales, dans l'extension grandissante de la mutualité et de la coopération, dans toutes les formes de l'association libre et fraternelle, et cela sans méconnaître la nécessité des lois protectrices des droits de tous et de l'intervention de l'Etat. Nous la cherchons dans ce que nos maîtres, les de Laveleye, les Fallot, les de Boyve, les Gide ont nommé le *solidarisme*. J'avoue humblement que tout cela n'est encore qu'une orientation et n'aboutit pas à une doctrine économique complète et précise. Le Christianisme social est en formation..... Mais Dieu nous viendra en aide. Nous possédons le principe : l'Evangile et l'Esprit du Christ ; nous voyons le but : le Royaume de Dieu. Et s'il y a encore des incertitudes sur notre chemin, nous nous attacherons au Christ et nous compterons sur lui pour être dirigés.<sup>1</sup> »

Actuellement c'est donc une œuvre préparatoire et d'étude, que le christianisme social doit faire pour choisir ou trouver le système économique qui lui con-

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 66, sq.

viendra. Il sait en tout cas dans quel sens le chercher et à la lumière de quels enseignements. Notons seulement que de pareilles préoccupations avaient amené les premiers chrétiens à une sorte de communisme volontaire basé sur l'amour fraternel.

### § 5. *Nécessité de l'étude des questions sociales*

La nécessité de l'étude des questions sociales découle du devoir, qui incombe à chaque chrétien, d'établir le Royaume ici-bas. A ce point de vue les questions sociales sont tout à la fois les causes qui empêchent la réalisation du Royaume et les moyens les plus propices de les combattre.

C'est l'existence même du mouvement et son opportunité que le christianisme social légitime en indiquant l'importance de ces questions; il eut, nous l'avons vu, à réfuter beaucoup d'objections à ce sujet, mais son activité, sa vitalité prouvent qu'il en vint à bout, sinon facilement, du moins d'une façon durable et aujourd'hui ouvertement reconnue.

« Le devoir me paraît si évident<sup>1</sup>, si palpable, si indiscutable, que j'ai presque honte de consacrer tant de temps et tant de paroles à le démontrer. Je joue le rôle assez ridicule de quelqu'un qui s'évertuerait à échafauder de longs raisonnements pour démontrer l'existence du soleil, alors que celui-ci brille de tout son éclat. Il suffit d'ouvrir les yeux, et je ferais injure à des collègues en supposant qu'ils veulent les tenir fermés. Aussi bien n'ai-je pas voulu plaider, dans

<sup>1</sup> *Revue du Christianisme social*, 15 juillet 1898. — Objections aux études sociales du pasteur (p. 203, sq.)

» cette séance de notre Union pastorale, la cause du  
» christianisme social. Elle est gagnée auprès de tous  
» ceux qui sont ici. Soyons ses apôtres infatigables,  
» pour le bien et le réveil de notre Eglise, pour le relè-  
» vement de notre patrie, pour le salut de l'humanité,  
» pour la gloire de notre Dieu. A mesure que nous  
» accomplirons plus fidèlement notre devoir, nous  
» verrons tomber autour de nous, impuissantes et mé-  
» prisées, les accusations, les calomnies et les insultes,  
» nous retrouverons la sympathie de notre peuple qui  
» s'est éloigné de nous parce que nous nous étions éloi-  
» gnés de lui et que nous devenions étrangers à ses  
» préoccupations; rentrons dans le grand courant de la  
» vie nationale; apportons-y la forte sève morale des  
» huguenots dépouillée de tout ce bouquet d'amertume  
» dû sans doute aux persécutions. Soyons, dans les  
» heures troublées de cette fin de siècle qui va venir,  
» les champions décidés de la liberté, de la justice, du  
» droit pour tous, surtout pour les faibles et les petits.  
» Et puis laissons faire notre Dieu. *Magna est veritas et*  
» *prævalebit.* »

Notons en terminant que la nécessité de l'étude de ces questions s'impose pour les laïques autant que pour les pasteurs. « C'est aux laïques qu'elle devrait appartenir, » je le reconnais sans marchander. Mais où sont-ils les nombreux laïques qui s'en occupent et dispensent les neuf cents pasteurs de France d'y travailler? Et si les laïques ne font pas cette œuvre, ne doit-elle pas se faire<sup>1</sup> ? »

Depuis que M. Gouth écrivait ces lignes, les idées un

<sup>1</sup> *Rev. de théol. pratique*, 15 juillet 1887 (p. 18).

peu arriérées, les craintes, les hésitations sont tombées et des laïques zélés se sont mis à l'œuvre — l'Association en compte à elle seule officiellement près de trois cents — et qui peut énumérer les bonnes volontés éparses qui ont facilité ce mouvement, étudié et compris ces questions, qui sont, au sein du protestantisme, le levain qui fera lever toute la pâte?

Cependant, ces études ne sont pas suffisantes encore, dans la Réforme, la réforme est constamment à l'ordre du jour, l'étude est toujours nécessaire pour adapter continuellement le fond de vérité immuable de l'Evangile avec la forme passagère des sociétés.

---



## CONCLUSION

---

« Il est évident, écrivait M. Sabatier, que, considéré  
» dans son principe interne et idéal à la fois, le chris-  
» tianisme ne saurait être perfectible. Il est la piété par-  
» faite, la pleine union avec Dieu, par suite, la religion  
» absolue et définitive..... D'autre part le principe doit  
» entrer en évolution dans l'histoire, pour manifester  
» son originalité et sa force, pour réaliser, dans la vie  
» individuelle et sociale, dans le domaine de la pensée  
» et dans celui de l'action, en un mot dans la civilisa-  
» tion entière, toutes ses virtualités et toutes ses con-  
» séquences <sup>1</sup>. »

Ce principe interne du Christianisme, l'union libre  
par la foi du croyant avec le Christ c'est la gloire des  
Réformateurs de l'avoir mis en lumière. — Mais « le  
» protestantisme est une religion inachevée, une py-  
» ramide tronquée — un édifice dont les bases nous  
» paraissent éternelles, comme celles du christianisme  
» primitif, mais dont le couronnement n'a pas encore  
» été mis... La Réforme du xvi<sup>e</sup> siècle sera complétée  
» par celle du xx<sup>e</sup> <sup>2</sup>. »

Après être sorti des langes du messianisme juif, après

<sup>1</sup> *Esquisse* (page 216).

<sup>2</sup> *Christianisme social*, janvier 1897 — (page 20).

la tutelle catholique pendant le Moyen-Age, après la proclamation de l'autonomie de la conscience avec la Réforme et l'affirmation de la possibilité, du devoir pour le chrétien de se conduire seul le christianisme protestant peut aspirer à guider les autres vers l'idéal de paix qu'il a sous les yeux et se transformer en Christianisme social. Pour cela, grâce à sa conception de la foi vie et du Royaume de Dieu, réalisation terrestre de la pensée divine, le christianisme social brise les bornes étroites des catégories dogmatiques dans lesquelles on voulait enfermer le protestantisme et s'avance largement ouvert à la vie, prêt à lui apporter les forces nécessaires à son maintien, l'esprit qui doit la faire vivre et progresser.

C'est la gloire de ses vaillants propagateurs d'avoir su comprendre les aspirations des foules de s'être penchés sur notre époque et d'avoir saisi les murmures grandissants du peuple sous le coup des iniquités sociales et puis d'avoir adapté le principe immuable et divin de l'Evangile aux besoins nouveaux de notre société.

Nous pourrions comparer le protestantisme avant ce mouvement à une armée qui campe, un peu insouciant de l'ennemi. Brusquement il est signalé, ou se précipite sur les armes, où est-il, où se diriger pour l'atteindre et le mettre en déroute ? Il faut envoyer des éclaireurs à la hâte, réveiller les hommes, s'assurer des armes. Enfin les éclaireurs reviennent, les positions ennemies sont déterminées, le plan de campagne dressé, l'armée s'ébranle.

C'est ce spectacle que nous a offert depuis quelques années le protestantisme français. Il marche à l'ennemi, et déjà on entend les coups de fusil de l'avant-garde.

Les armées vont se rencontrer. Sera-ce la victoire qui claironnera joyeusement bientôt — ou la retraite qui retentira dans l'affolement général ? Ce sera la victoire, si les chefs sont capables, si les hommes font leur devoir, si les uns et les autres ont foi en la victoire.

Vu :

*Le Président de la soutenance,*

Eug. EHRHARDT.

Vu :

*Le Doyen,*

E. MÉNÉGOZ.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*

GRÉARD.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

## LE MOUVEMENT SOCIAL ACTUEL

DANS LE PROTESTANTISME FRANÇAIS

---

|                                                                                                                 | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| BIBLIOGRAPHIE.....                                                                                              | 3     |
| AVANT-PROPOS.....                                                                                               | 5     |
| INTRODUCTION.....                                                                                               | 7     |
| PREMIÈRE-PARTIE — HISTORIQUE.....                                                                               | 27    |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Le mouvement se dessine, (à partir du 1 <sup>er</sup> Congrès de Nîmes, 1888)...   | 35    |
| CHAPITRE II. — Fondation des sous-comités régionaux de l'Association, (à partir du Congrès du Havre, 1893)..... | 55    |
| CHAPITRE III. — Nomination de la Commission d'action, (à partir du Congrès de Rouen 1897).....                  | 67    |
| DEUXIÈME PARTIE — PRINCIPES.....                                                                                | 77    |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Notion du Royaume de Dieu...                                                       | 79    |
| CHAPITRE II. — Conséquences pratiques de la notion du Royaume.....                                              | 94    |
| CONCLUSION.....                                                                                                 | 104   |

---



